

L'ami de Rezé

Novembre 2009/ Le bulletin de l'Association des Amis de Rezé / participation : 3 €

Sommaire

| | |
|--|---------------|
| Le mot du Président – Michel Kervarec | Page 1 |
| A Rezé ... il y a 100 ans – Michel Kervarec | Pages 2 à 4 |
| Le charnier de la Tanière – Michel Kervarec | Page 5 |
| La plaque de cheminée en fonte du château de Rezé – Jean Seutein | Pages 6 à 9 |
| André du Bot et Yves de Monti | |
| Seigneurs à Rezé et maires de Nantes – Yves Lostanlen | Pages 10 à 17 |
| Domaine de la Chaussée. Propriétaires successifs – M.F. Artaud | Pages 18 à 19 |
| Bombardements sur Nantes le 16 septembre 1943 | |
| « Peur bleue » pour les métallos des A.C.B. – F.Petkévitch/J. Papion ... | Pages 20 à 23 |
| Souvenance – E.J. Cormerais | Pages 24 à 31 |
| La toponymie de Bouguenais – Michel Kervarec | Pages 32 à 34 |
| Hommage à Yvette Kotakis-Ordroneau | Page 35 |
| Journées du Patrimoine | Pages 36 à 37 |
| Composition conseil d'administration et bureau | Page 38 |
| Mardis de l'histoire | Page 39 |
| Courrier du lecteur | Page 40 |

L'éditorial

Le mot du Président

Beaucoup de nos amis ont dû attendre avec impatience le bulletin précédent que nous pensions pouvoir sortir avant la période des congés. Hélas, des impondérables sont venus interférer et nous avons dû décaler la parution à la rentrée scolaire. On ne nous en voudra pas et nous sommes sûr que les lecteurs auront pris intérêt à la lecture des souvenirs de Joël Tessier.

Histoire de rattraper le temps perdu, le bulletin présent était en cours alors que le précédent n'était pas encore paru. Vu le temps qui s'éloigne et l'abondance des articles, nous ne nous sommes pas étendus sur le bilan de l'Assemblée Générale. Disons qu'elle a montré la bonne santé de l'Association puisqu'une quarantaine de personnes étaient présentes et qu'autant avaient fait parvenir leur procuration. Pour 165 adhérents, c'est une bonne proportion, même si l'on peut espérer plus encore.

Depuis cette assemblée, nous avons eu à déplorer une perte, celle de notre amie Yvette Ordroneau-Kotakis qui fut une fondatrice de l'association et sa première présidente. La maladie l'avait éloignée de l'activité parmi nous, mais elle resta des nôtres jusqu'au bout.

Dans ce numéro, nos amis trouveront de nombreuses contributions. Deux d'entre elles sont en rapport avec la Seconde Guerre mondiale. Celle de

M. Cormerais touche un épisode rarement traité et que l'auteur a vécu : la fuite d'une partie de la population à l'arrivée des troupes allemandes, les deux autres concernent les bombardements et viennent compléter le témoignage de Liliane Biron paru dans un numéro précédent.

Beaucoup d'entre vous ont encore à dire sur leur vécu à cette époque et nous sommes preneurs de vos témoignages.

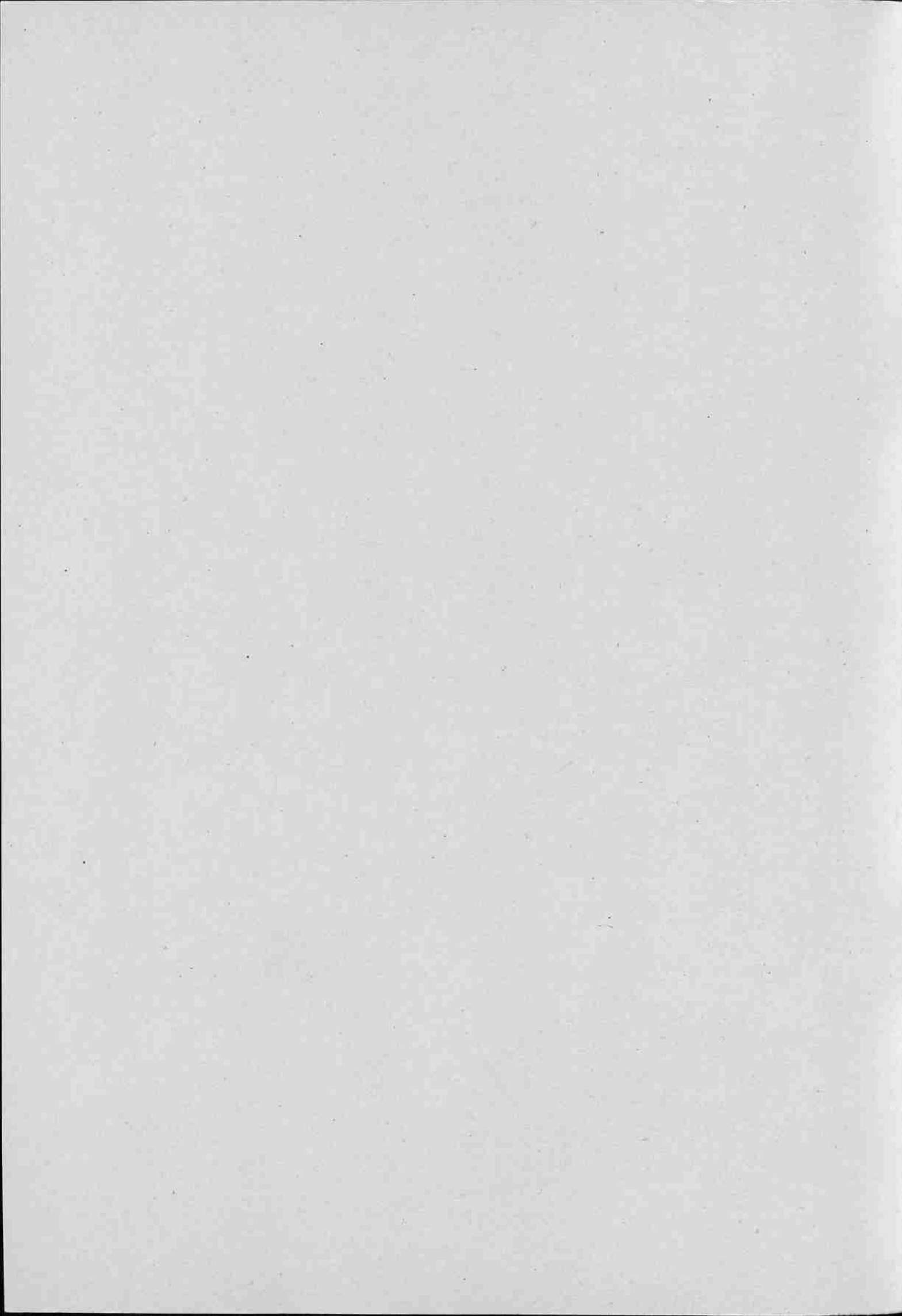
Yves Lostanlen nous parle d'une histoire plus ancienne, celle de seigneurs rezéens, et Jean Seutein nous parle, lui, d'une plaque de cheminée qui fut au château de Rezé et se trouve actuellement... aux Archives Municipales.

Marie-Françoise Artaud a choisi de nous parler de l'ancienne maison de la Chaussée qu'elle a bien connue – aujourd'hui rasée – et de ses propriétaires successifs.

Pour ce qui me concerne, entre une étude sur la toponymie de Bouguenais, et une réflexion sur le charnier de la Tanière, je joins ma rubrique annuelle : " A Rezé...il y a cent ans " qui montre que la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat était – dans les esprits – très loin d'être réglée à cette époque.

Bonne lecture à tous

Le président
Michel Kervarec



A Rezé... il y a 100 ans

Par Michel Kervarec

La Clochette

Le 29 mars 1909, le journal Le Populaire écrivait :

« Jeudi dernier, à huit heures, a eu lieu la soirée-concert que donne mensuellement une nouvelle et charmante société qui a nom "La Clochette".

Cette soirée toute intime avait réuni, dans la coquette salle de l'hôtel Bizet, l'élite d'une partie de la population de Pont-Rousseau.

Successivement, nous avons entendu des artistes amateurs de premier ordre. Citons MM. Briand, basse très agréable ; Briand fils, ténor léger ; Desmars, Gaboriau et Sorin, comiques intéressants au possible, doués de grandes qualités ; Chevalier et Deleuze, violonistes ; Marcel Richard, pianiste érudit.

La soirée s'est terminée par l'audition de M. de Prou, le militaire pianiste, dont l'éloge n'est plus à faire, et l'incroyable comique Kraket ; ces deux artistes ont enthousiasmé la salle entière.

Profitions de la circonstance pour féliciter M. André Genel, le directeur-fondateur de cette société qui a su grouper dans le quartier éloigné du centre, les éléments musicaux qui s'y trouvaient et, par son inlassable dévouement, le doter d'une société à laquelle nous adressons nos meilleurs vœux de prospérité »

La société La Clochette s'était inspirée de la société nantaise La Cloche. Au moins en 1909, elle semble effectivement avoir donné une soirée-concert tous les mois. Elle donna le jour à un orchestre que l'on voit, quelques mois plus tard, animer un bal dans les salons Martinet à St Sébastien.

Contre les excès de vitesse

Le 20 mai 1909, le journal reproduisait un arrêté de la municipalité de Rezé en

rapport avec la vitesse des véhicules traversant la commune. On lit :

« Article 1^{er} – La vitesse des automobiles, motocycles et véhicules de toute nature ne pourra, en aucun cas, dans la commune de Rezé, excéder 30 kilomètres à l'heure.

Dans les parties agglomérées de Pont-Rousseau, du bourg de Rezé, de Trentemoult, des Iles, etc., cette vitesse sera réduite à 10 ou 12 kilomètres à l'heure, c'est-à-dire à l'allure d'un cheval au trot.

Les conducteurs devront ralentir encore cette vitesse au tournant de tous les chemins, rues et carrefours, dans les passages étroits ou encombrés.

Ils devront arrêter complètement en cas d'accident, de désordre ou de gêne pour la circulation.

Article 2 – Les contraventions au présent arrêté seront constatées par des procès-verbaux et déférées aux tribunaux compétents. »

Le Tour de France

Tous les ans l'étape Bordeaux-Nantes se terminait par un dernier contrôle à Rezé. En 1908, il était à Ragon ; en 1909, il fut reporté plus au sud, à la Malnoue. Les coureurs arrivèrent sous une pluie battante accompagnée de violentes bourrasques de vent. Trousselier gagna l'étape. On note qu'en plus des 18 concurrents, une cinquantaine d'indépendants participaient à la course.

Incendie

La presse nous apprend le 18 août qu'un violent incendie a gravement endommagé la fonderie Guillonneau, située rue du Puits Baron, à Pont-Rousseau.

Régates

Pour les régates de Trentemoult, en septembre, il y avait trois catégories : yachts, bateaux de promenade et chaloupes de pêche.

La manifestation obtint, comme d'habitude, un vif succès.

Laïcité – de Julien Douillard à Francisco Ferrer

Avec l'année 1908, on aurait pu croire à un apaisement du conflit entre l'Eglise catholique et l'Etat. Mais, dans les cœurs, ce n'était pas le cas.

Les républicains de Rezé, très majoritaires dans la commune, étaient aussi, pour le plus grand nombre, des catholiques. Ainsi en était-il de Julien Douillard, premier adjoint au maire Sauvestre lors de la séparation.

Le clergé de Saint-Paul devait lui faire payer son attitude républicaine en refusant d'honorer son voeu d'avoir des obsèques religieuses. Il fut donc, contre sa volonté, inhumé civilement, le 21 juillet 1909.

Le lendemain, le journal Le Populaire donna un compte-rendu de la cérémonie. Les cordons du poêle étaient tenus par le maire Vigier, son prédécesseur Sauvestre, le juge de paix cantonal Daquin, son ex-collègue Gautret, Patry, doyen du conseil municipal, et Vélasque, président du Comité républicain de Rezé.

Derrière, on pouvait voir, les maires de Bouaye et Saint-Aignan.

Le journal commente le discours :

« Le maire rappela les vertus civiques et la grande foi républicaine du défunt, son dévouement aux choses communales et les nombreuses fondations d'œuvres sociales auxquelles il présida.

M. Roiné, dans un discours extrêmement touchant, prononcé au nom de la Mutualité scolaire de Rezé, parla du fondateur de cette œuvre intéressante et dit quel homme de bien il a été.

M. Vélasque, président du Comité républicain, s'est étendu sur le rôle politique de M. Douillard, républicain militant ayant combattu pour la liberté sous l'Empire et ayant tenté, il y a trente ans, le

groupement des forces et surtout des jeunes républicains dans la commune.

Les honneurs religieux lui avaient été refusés par le curé de St Paul. Une protestation s'est élevée avec juste raison. Douillard n'était pas clérical, mais d'une libéralité extrême ; il y a peu de temps, des réparations à l'église du dit curé étaient votées par lui ; il exprimait à haute voix sa façon de voir à ce sujet en disant que la plus grande facilité devait être donnée à tous les citoyens pour manifester leurs opinions religieuses ou républicaines. Mais, il y a des gens auxquels la reconnaissance n'éclaire pas la raison et n'indique pas les convenances.

La douleur de la foule qui suivait Douillard valait mieux, au reste, que quelques cierges de plus brûlant autour du catafalque. »

Le républicanisme allait avoir une autre occasion de se manifester deux mois plus tard avec une affaire au retentissement international.

Elle concernait l'Espagne, qui vivait sous la dictature de l'Eglise catholique relayée par le roi Alphonse XIII.

Les républicains ne pouvaient s'exprimer et risquaient les peines les plus lourdes s'ils contrevenaient à la loi.

En Catalogne, inspirés par ce qui s'était passé en France, des voix s'élevaient pour réclamer une école laïque et certaines personnes tentèrent même de manifester en appui. Francisco Ferrer, intellectuel de renom, leur apporta son soutien.

Arrêté et jugé, il fut condamné à mort et exécuté en septembre 1909, ce qui provoqua une énorme vague de protestation dans les démocraties du monde entier.

La presse républicaine déborda de communiqués, ainsi à Nantes du Populaire et du Phare. De toutes les communes montaient des protestations indignées. Evidemment, les journaux ne pouvaient toutes les reproduire et opéraient un tri. Nous n'avons pas le contenu des communiqués rezéens mais ceux de Couëron donnent le ton général.

Ainsi le Comité républicain local envoyait « un souvenir ému à la mémoire du grand libre penseur Ferrer, victime, comme si nous étions encore au XII^e siècle, de son amour pour la liberté et de sa propagande laïque ».

Il joignait « son cri de malédiction à ceux poussés par tous les hommes libres du monde entier à l'adresse des juges criminels, des moines sans entrailles, des ministres et du fantoche Alphonse XIII ».

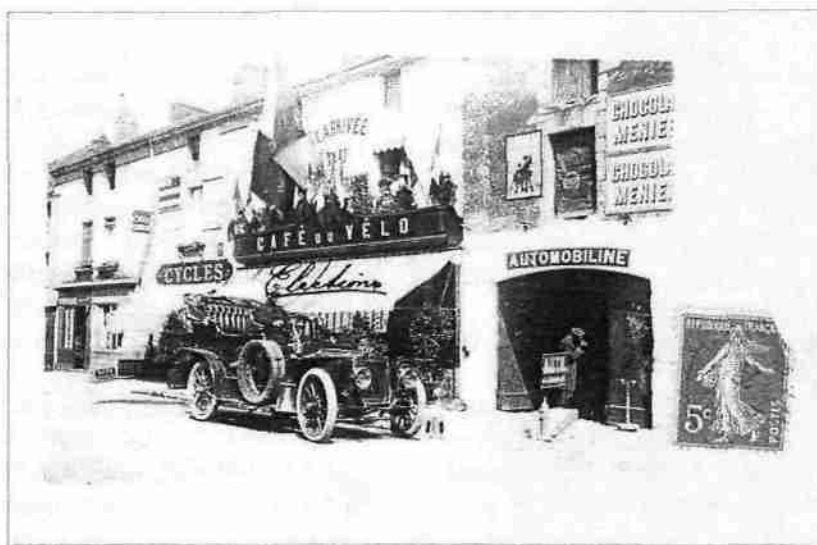
Les socialistes n'étaient pas en reste et on lit : « Le groupe socialiste couëronnais, profondément révolté par l'assassinat de Ferrer, dont le dévouement à la cause de la pensée libre attira sur lui la haine des fanatiques catholiques et royalistes espagnols, adresse un souvenir ému à la malheureuse victime du Trône et de l'autel, et invite tous les citoyens conscients de leur dignité à mettre tout en œuvre pour réduire à néant l'influence néfaste que possède encore en France le catholicisme romain, auteur de tant de crimes contre la conscience humaine ».

La même année 1909, la municipalité de Rezé décidait de donner le nom de Julien Douillard au chemin rural n°4.

En 1931, la municipalité Rivière décida d'honorer Francisco Ferrer en attribuant son nom à la rue précédemment nommée rue du Calvaire (de la croix au presbytère Saint-Paul).

L'administration de Vichy rétablit la première appellation en 1941. A la Libération et le retour de la République, Francisco Ferrer revint sur les plaques de rue.

La municipalité de droite de Georges Bénézet fit à nouveau disparaître ce nom en 1952 au profit de Francis Le Carval, adjudant, tué en Indochine.



**L'arrivée du Tour de France.
C'est ce qu'on lit sur la façade du café du vélo à Pont-Rousseau**

Le charnier de la Tanière

par Michel Kervarec

Les archéologues, il y a quelques années, fouillaient le fond du jardin de la maison de retraite la Tanière. On s'attendait à trouver une présence gallo-romaine dense dans le sous-sol, mais ce sont les soubassements d'une remarquable basilique mérovingienne, datable des débuts du 6^e siècle, qui apparurent. Lionel Pirault, responsable des fouilles, l'a décrite dans un article que nous avons repris dans le bulletin n°46 de l'Ami de Rezé (septembre 2005).

En même temps, contre le mur au fond de jardin, apparut un charnier qu'un coup d'œil des archéologues faisait remonter à une période beaucoup plus récente.

Afin d'en trouver l'origine, Lionel Pirault m'interrogea et je le rejoignis sur place. Les cadavres avaient été déposés méthodiquement en couches. Une vingtaine, peut-être, apparaissaient. Isolés, quelques rares squelettes se trouvaient près des murs de l'ancienne basilique.

Nous trouvâmes une pièce du 18^e siècle et un bout de chapelet à proximité.

Chose étonnante : tous ces squelettes étaient ceux de femmes et les dentitions appartenaient à des personnes qui avaient été bien nourries, ce qui excluait des gens du peuple.

Un des squelettes isolés était celui d'une toute jeune fille.

Enfin, tous les corps avaient été dépouillés de leurs vêtements et de leurs éventuels bijoux.

Qui étaient donc ces personnes ? Les archéologues ont fait faire une datation ; Elle nous amène au 16^e siècle. On peut donc supposer un lien avec les troubles provoqués par la lutte entre catholiques et calvinistes qui dura de 1560 à l'Edit de Nantes en 1598.

Des victimes d'une épidémie sont improbables. Pourquoi des femmes ! Et on n'aurait sûrement pas récupéré les vêtements.

On pense alors aux religieuses des Couëts, dont le monastère était très proche. D'elles, nous savons qu'après l'invasion de leur maison par les calvinistes, le 17 janvier 1568, elles gagnèrent Nantes emportant avec elles la châsse de Françoise d'Amboise qu'elles installèrent en lieu sûr. Retournèrent-elles ensuite aux Couëts ? C'est probable, car leur maison n'est certainement pas restée inoccupée de 1568 à 1598, année qui marque la fin des troubles. Pendant trente ans le sud de la Loire souffrit durement de la guerre civile et des huguenots poitevins cantonnés à Montaigu, lesquels, à différentes reprises, vinrent assiéger Nantes.

On ne saura jamais qui étaient les personnes placées dans le charnier, mais l'hypothèse avancée me semble plausible.

La plaque de cheminée en fonte du château de Rezé

Par Jean Seutein

Les plaques de fonte

Les plaques de fonte de nos maisons, et surtout des châteaux, ont pour but de protéger le foyer en pierre ou en briques monté à haute température, puisque l'on brûle des bûches importantes, surtout dans les châteaux.

Ensuite, la fonction de la fonte est de recevoir la chaleur et de la redistribuer à l'intérieur de la pièce.

La fonte est un alliage de fer et de carbone, contenant 2,5 à 4,5 % de carbone. Elle ne peut être ni forgée, ni laminée, ni martelée, mais elle convient parfaitement au moulage, et est affinée pour obtenir l'acier. Cela permet d'obtenir, par simple coulée des pièces métalliques de grande taille. La densité de la fonte est d'environ 7,1.

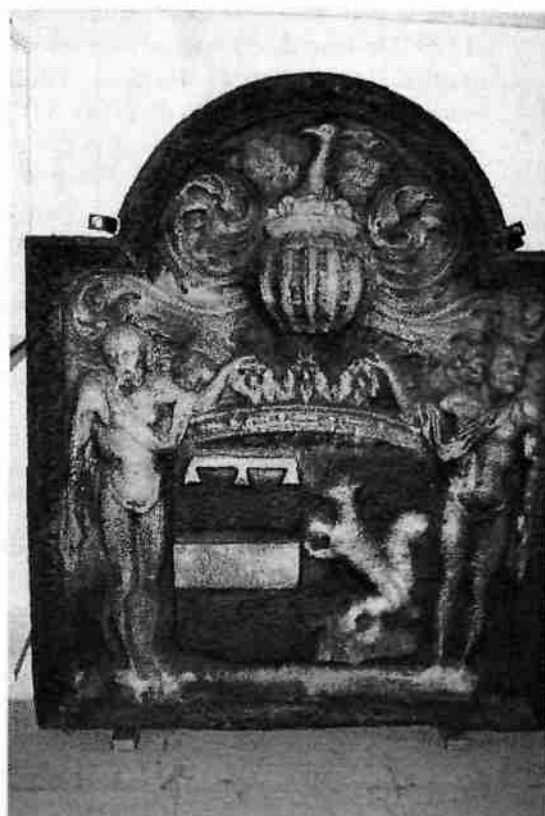
Très souvent, les plaques des châteaux portent les blasons des familles propriétaires. Ce qui va nous être très utile pour notre recherche sur une plaque du château de Rezé.

Histoire d'une plaque de fonte du château de Rezé maison de la famille Monti de Rezé

Le château de Rezé, construit en 1669, a été démoli en 1960. C'est alors qu'un rezéen a récupéré une plaque de fonte très ancienne. Après plusieurs années passées dans son garage, il décide de la remettre aux archives de la ville de Rezé, qui la présente aujourd'hui aux visiteurs et chercheurs dans son hall d'entrée.

Avec mon ami et chercheur, monsieur Brangolo Patrick, nous avons fait une première recherche, cette plaque armoirée d'un *lambel à trois pendants* pour le mari et d'un animal, (peut-être un chien ?). Dans un premier temps, notre ami pensait à une

alliance Coëtudavel d'or à la fasce de gueules au lambel d'azur et à Lannorgant d'azur au lévrier rampant d'argent collecté de gueule, deux familles de Plouvorn (Finistère). Parfait !



Plaque de fonte du château de Rezé

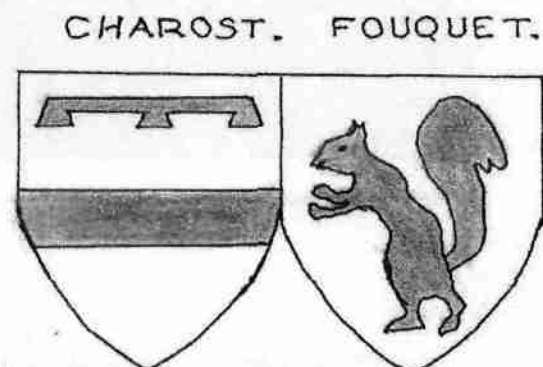
La grande question était : que venait faire ces deux familles chez les Monti de Rezé ? Rien, après contrôle des généalogies, aucune alliance, rien !

J'ai alors décidé, avec accord du service des archives, de faire un frottis sur cette plaque.

Un détail sur le blason, l'animal, nous portera vers la solution. Nous retournons les croquis et photos près de notre ami monsieur Brangolo qui, avec l'aide de monsieur Bourget Dimitri et l'A.R.R.A. (association de recherche sur la région d'Ancenis), poursuit les recherches. Nous avons trouvé que l'animal en question devait être un écureuil. Mais que venait faire cet animal chez les Monti? En étudiant la généalogie des Monti, nous avons trouvé Yves 1^{er} Monti de Rezé, marié le 10 juillet 1629 à Anne Bouriau, fille de Jacques Bouriau, seigneur des Champneufs. Elle est parente de Guyanne Bouriau, mariée à Matthieu Fourché de Quéhillac dont le père fut maire de Nantes de 1597 à 1599. De leur union naquit Louise qui fut mariée au fameux Nicolas Fouquet, surintendant des finances de Louis XIV. Ils eurent une fille, dame d'Ancenis qui porte en armoiries, l'écureuil des Fouquet, (le fouquet c'est l'écureuil en vieux français), avec blason d'argent à l'écureuil ravissant de gueules.

Pour le mari, il s'agissait des armes des Chârost, d'argent à la fasce de gueules, en chef un lambel à trois pendants de gueules.

Blason des Charost et Fouquet



Blason Charost-Fouquet

Les Chârost, famille de très grande noblesse, remontent à 1001. L'union de Marie Fouquet, fille du surintendant, dame d'Ancenis, avec Armand de Béthune, marquis de Chârost, futur baron d'Ancenis, fut célébrée en 1657. Yves de Monti était témoin.

Pour commémorer ce mariage, une commande est faite aux forges de Riaillé de plusieurs plaques de fonte. Ainsi nous avons toutes les preuves de la date et de la provenance de notre plaque. Elle a été offerte au seigneur comte de Monti de Rezé et Anne Bouriau pour les remercier de leur présence à la cérémonie. La même plaque se trouve au château d'Ancenis avec la mention 1657. Les forges de Riaillé étaient propriété de Béthune.

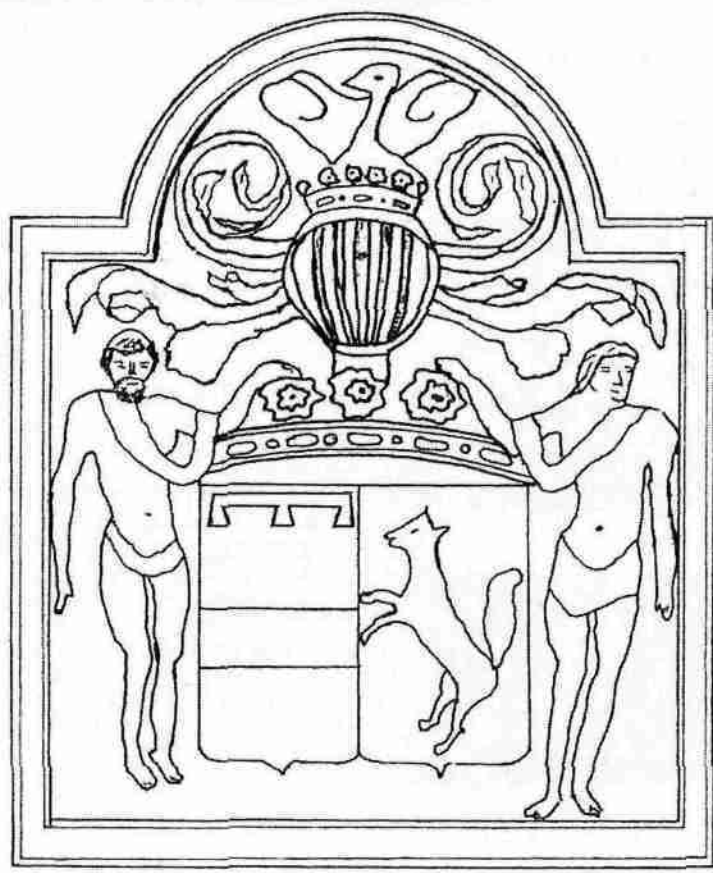
D'après nos calculs, cette plaque doit peser environ 170 kgs.

Le premier membre de la branche de Chârost fut Louis de Béthune, oncle de Sully et père du premier baron d'Ancenis. Armand épousa le 22 mars 1657 Marie Fouquet, fille du surintendant des finances de Louis XIV. Elle lui apporta en dot 6000 livres. En 1661, la disgrâce de Nicolas de Fouquet, son père, entraîna celle de la famille Chârost. Le 27 août 1661, Louis XIV, Colbert, Le Tellier, une partie de la cour, les mousquetaires gris du roi et Fouquet, malade, partent pour Nantes, où doivent se tenir les Etats de Bretagne. Le convoi de carrosses parvient à Orléans. Là, tout ce monde, sauf le roi, laisse les voitures pour embarquer et descendre la Loire. Passant au pied du château et de la ville d'Ancenis, Fouquet eut sans doute une pensée pour sa fille, Marie. Pendant ce temps, Louis XIV part à cheval avec une escorte de jeunes soldats et gagne Blois, puis Angers. Là, il accepta le carrosse de l'évêque et poursuit sa route.

Le roi fait une halte à Ancenis, descend à l'hôtel " A la croix de Lorraine ", face au château, pour y passer la nuit. Il ne pouvait, en effet, aller se reposer chez la fille de celui qu'il allait faire arrêter quelques jours après.

Le 5 septembre 1661, Louis XIV ordonne à d'Artagnan d'arrêter Fouquet à Nantes, pour malversations.

Etude de la plaque



Plaque de fonte du château de Rezé

Dessin J. Seutein

A gauche, le blason de l'homme, blason des Charôst, *d'argent à la fasce de gueules en chef un lambel à trois pendants de gueules.*

A droite, celui de la femme, blason des Fouquet, *d'argent à l'écureuil ravissant de gueules.*

Les composantes.

Lors de nos recherches, l'étude des composantes nous prouve une noblesse élevée par les marques de leurs rangs et leurs distinctions honorifiques.

A dextre et semestre, les tenants ; en chef, la couronne de marquis, ornée de trois feuilles d'ache (céleri sauvage stylisé).

Le heaume, ou casque d'argent taré (posé de face) à sept grilles pour les marquis (neuf pour les princes et les ducs).

Le lambrequin emboîte le casque et s'élargit à l'arrière en volutes de feuillage.

Sur le heaume, la couronne ducale ornée de cinq feuilles d'ache et le cimier représente un cygne.

Blason Monti-Bouriau

Recherches sur Yves 1^{er} de Monti, marié à Anne Bouriau :

Yves de Monti, chevalier, vicomte de Rezé par acquisition faite en 1652, seigneur de la Chalonnaire, fils de Pierre de Monti, écuyer, seigneur de la Chalonnaire depuis 1604, officier au régiment de grande

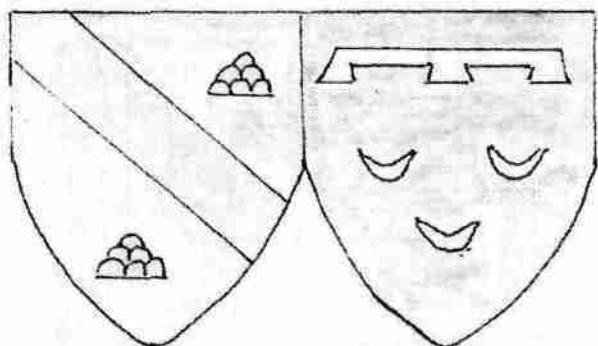
cavalerie, puis conseiller et maître des comptes au parlement de Bretagne. Yves de Monti de Rezé épouse, le 10 juillet 1629, Anne Bouriau.

Famille Bouriau : nous trouvons Jacques Bouriau, sieur des Champneufs en Frossay, ancien consul à Nantes en 1590, premier consul en 1606, échevin en 1608 et 1610, juge consulaire en 1612.

Guyanne, fille de Jeanne Bouriau des Champneufs est veuve de Fourché de Quehillac.

Jean Bouriau est anobli en 1648 et sa famille prit définitivement le nom de Champneufs, seigneur du dit lieu de la Caffinière de la Jarrie, paroisse de Boussay, des Fontaines, des Bariolles de Saint Rémy de la Laujardière et des Paillières, paroisse de Saint-Philbert de Grand-Lieu, de la Blanchardaye, paroisse de Vue.

MONTI - BOURIAU -



Blason Mont-Bouriau

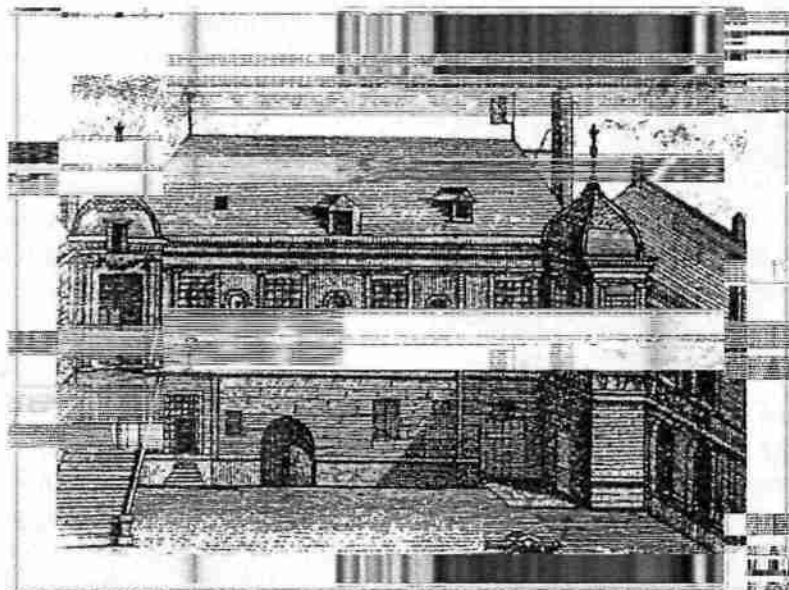
De Monti, d'azur à la bande d'or, accompagnée de deux monts de six copeaux du même. Couronne ducale, supports de deux lions, devises, inébranlable.

Bouriau des Champneufs : d'azur à trois croissants montants d'argent, un lambel à trois pendants d'argent.

Sources : AMR archives municipales de Rezé, monsieur Brangolo Patrick, monsieur Bourget Dimitri de l'association de recherches sur la région d'Ancenis.

André du Bot et Yves de Monti seigneurs à Rezé et maires de Nantes

Par Yves Lostanlen



Nantes – l'Hôtel de ville au XVIII^e siècle - A.M. Nantes

La "Table ordinale et chronologique des maires de la ville de Nantes depuis l'établissement de la mairie en ladite ville, tirée des archives de l'hostel de la dite ville", commence en 1564 avec Geoffroy Drouet, sieur de l'Angle. Kervégan, au début de la Révolution, est le 88^e maire. Alors, pourquoi mettre l'accent sur le 42^e et le 47^e qui ont accompli leur mandat dans le 2^e quart du XVII^e siècle ? L'institution municipale — la mairie comme on disait à l'époque — est déjà bien rodée ; l'absolutisme royal, personnifié par Louis XIII et par la régence d'Anne d'Autriche, servi par Richelieu et Mazarin, caractérise l'Etat. A l'heure où le commerce et l'industrie concourent au développement de la plus grande ville de l'Ouest, il n'est pas inintéressant de montrer que ses élites politiques étaient soucieuses de se créer un

patrimoine foncier à une ou quelques lieues de l'hôtel de ville.

Les deux personnages étudiés, à l'histoire et au parcours différents, ont des attaches à Rezé, surtout le second. C'est pour cela que nous les avons choisis.

Le récit d'un voyageur

Les "Voyages en Bretagne" de Dubuisson-Aubenay, écrits en 1636, ont été récemment réédités avec des commentaires abondants et remarquablement étayés. C'est ainsi que les annotations qui éclairent l'extrait reproduit ci-après¹ nous ont remis sur la trace du 42^e maire de Nantes et de ses liens avec Rezé et ses environs.

"A Nantes, il y a un maire annuel et qui d'ordinaire se continue la seconde année. Il est d'ordinaire élu au mois de may; mais en 1636 il se fait au mois de novembre; C'estoit le sieur des Hayes Grandes du Bot ... Lors du changement de maire, la ville fait festin en son hostel; toutes les compagnies de la ville ou parties d'icelles sont armes, tambour batant, enseignes déployées, jusques à Nostre-Dame, paroice et collegiale, où se dit la messe haute, à orgue et musique ... De là, ils s'en vont, par d'autres rues et quartiers de la ville, en la maison de ville où se fait le disner au dépens de la ville: aprez lequel on remaine le nouveau maire chez luy, accompagné de tambours, trompettes, sergens de la mairie, et de tous les officiers et de ses amis qui ont disné là. Tous les jedy, après disner, on fait une assemblée ordinaire de la ville".

C'est une fonction importante qu'ont remplie André du Bot et Yves de Monti: des tâches lourdes et ingrates, on le verra, mais aussi une préséance, un prestige social, des privilèges dont le cérémonial d'installation décrit par Dubuisson-Aubenay donne une idée.

L'ascension sociale des Du Bot

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, Guillaume Dubot, le grand-père d'André, sieur de Launay en Vertou, s'affirme comme l'un des principaux "marchands" de Nantes. Pour preuves, cette lettre de 1579 par laquelle la municipalité de cette ville notifie "à l'assemblée des marchands à Orléans que Guillaume Dubot et Etienne Longueil y sont nommés délégués"² puis la création de la confrérie Saint-Jacques et Saint-Christophe "établie aux Carmes, en l'honneur de Dieu, sous l'invocation de ses saints et à leur autel, le 26 février 1588, par contrat passé par Guillaume Dubot et Raoul Le Moine, agissant pour Messieurs les marchands de drap, de soie et de laine"³. Le chanoine Durville ajoute deux considérations qui dénotent un certain arrivisme contrastant, on le verra, avec le parcours des Monti qui, eux, jouissent du privilège de la naissance: "les marchands de drap, de soie et de laine formaient à Nantes une importante et riche corporation

qui s'intitulait pompeusement le premier corps des marchands"⁴ Un peu plus loin, il écrit: "grâce à leur habileté et leur succès dans le commerce, ils ont été le point de départ de l'élévation de leurs familles: ils ont laissé à leurs enfants et petits-enfants les noms des terres et des seigneuries achetées par le fruit de leurs labeurs à des familles nobles qui se ruinaient parfois dans les charges d'un rang d'un éclat difficile à soutenir, mais parfois aussi dans les prodigalités du luxe et des plaisirs"⁵.

Consécration suprême, Guillaume Dubot devient maire de Nantes en 1595 et 1596. Il ne profitera guère de son retrait des affaires publiques puisqu'il décède en 1599. Cette même année, son fils Roland épouse en l'église Saint-Nicolas, Isabelle Ruiz, d'une famille de négociants espagnols établie à Nantes et, de surcroît propriétaire du domaine de Carcouët.⁶

Roland "conseiller du Roy en sa cour du Parlement de Bretagne" accru son patrimoine en acquérant terres et droits seigneuriaux. Ont été portées à son crédit en 1596 les juridictions du Branday, de la Moricière, de la Grande Haie, en Brains, Bouguenais et Rezé⁷. Il rend hommage au roi pour cela le 27 juin 1600⁸.

Les Dubot avaient obtenu ce qu'ils cherchaient: richesse, considération et notoriété. L'anoblissement par le Parlement de Bretagne⁹ le confirme. André, Fils de Roland, pourra signer, lorsqu'il accèdera aux plus hautes fonctions municipales "de la Grande Haie du Bot". Du métier de marchand, la famille du Bot évolue vers la magistrature: que ce soit Roland, conseiller au Parlement, ou André, qui devient juge criminel au présidial de Nantes.

Comment devient-on maire de Nantes?

Selon le règlement promulgué par Henri IV en 1598, le bureau servant est composé du maire, des six échevins, du procureur du roi syndic et du greffier. Lorsque s'y ajoutent dans certaines circonstances les anciens maires, échevins et syndics, on obtient alors le grand bureau

ou corps de ville ¹⁰. Celui-ci établit une liste de 16 noms (qui passera à 21 en 1644) le 30 avril de chaque année pour le poste de maire¹¹. Le sénéchal qui préside l'assemblée électorale accueille les uns à la suite des autres, les électeurs qui lui demandent de cocher sur la liste un candidat de leur choix¹². Environ 200 électeurs, parfois davantage, se présentent. Ils sont issus en grande majorité des classes supérieures de la société. Les trois noms ayant reçu le plus grand nombre de suffrages sont ensuite soumis à l'arbitrage royal.

C'est ainsi qu'est désigné par le roi le 11 août 1634 André du Bot, écuyer, sieur de la Grand Haie, "conseiller du roi, juge criminel de Nantes" et installé le 26 septembre. Il est renouvelé dans ses fonctions l'année suivante dans les mêmes conditions : proposition de trois noms au roi qui fait connaître sa décision en sa faveur le 25 novembre 1635¹³.

Le champ d'action municipal recouvre plusieurs domaines ¹⁴ :

- La régulation du mouvement des prix des biens de consommation courante et des approvisionnements,
- en matière de santé et de salubrité : l'admission des pauvres à l'Hôtel-Dieu et l'enlèvement des ordures,
- le maintien de l'ordre,
- l'entretien des remparts qui, au XVI^e siècle absorbait les trois quarts des recettes¹⁵, le pavage des rues, la réfection des ponts,
- enfin, la défense de la communauté des habitants.

En fonction de l'urgence des problèmes à régler, le bureau servant se réunit de 80 à 90 fois par an¹⁶ donc plus souvent que le suppose Dubuisson-Aubenay qui n'a noté qu'une séance hebdomadaire le jeudi.

Etre maire de Nantes, au temps de Louis XIII et Richelieu

Hormis la gestion du quotidien, la "mairie" d'André du Bot reste marquée par trois événements : l'accueil de Monsieur, frère du roi, l'affaire des capitaines du Pouliguen, les émeutes contre les Portugais.

Alors que Louis XIII s'apprête à déclarer la guerre aux Hasbourg de Flandre, de Madrid et de Vienne, avec comme prétexte la défense des libertés germaniques¹⁷, son frère, Gaston d'Orléans (1608-1660), appelé Monsieur, baigne dans l'insouciance et inquiète le pouvoir toujours méfiant des ses frasques. "*Fin avril 1635, il part d'Orléans en longue promenade sur sa galiote, un fin vaisseau qu'il a fait faire à Nantes, propre non seulement d'aller sur la rivière, mais sur mer ... Une douzaine de ses gentilshommes l'accompagnent, un second bateau porte les provisions et les officiers de suite tant pour la cuisine que pour la garde robe.*"¹⁸

Le secrétaire des commandements, Nicolas Goulas, qui est de la partie, écrira : "*lorsque nous trouvions quelqu'île belle et agréable, Monsieur y descendait et faisait servir le dîner et le souper sous les plus beaux ombrages. Certes, nous pouvions dire que tous soins étaient bannis de notre société, que l'on y vivait sans contrainte, que l'on y jouait, buvait, mangeait, dormait à son choix. Enfin le maître s'était mis au rang de ses serviteurs, quoique fils et père de grands rois.*"¹⁹ La joyeuse équipe fut reçue par la municipalité nantaise avec les honneurs. André du Bot offrit l'hospitalité à Monsieur. Gaston d'Orléans put dormir le 30 avril 1635 à l'hôtellerie du Chapeau Rouge qui passait pour l'une des meilleures, aux frais de la ville.²⁰ Ange Guépin donne des précisions supplémentaires : "*Monsieur, frère du roi, étant venu à Nantes, le présidial, le chapitre et la chambre allèrent le saluer au Chapeau Rouge où il était descendu. Le présidial et le chapitre en robe et bonnet, la chambre en capot, bonnet et toque de velours.*"²¹

Second évènement, l'exploit de marins pouliguenais. "*La guerre venait d'être déclarée à l'Espagne. Le commerce souffrait beaucoup et ne pouvait expédier aucun bâtiment sans l'armer en guerre. Les corsaires espagnols, en jetant une partie de leurs équipages dans des canots, pillaient les maisons situées sur les côtes de la Loire. Deux capitaines du Pouliguen, les sieurs Le Fauche et Berthelot, montrant une intrépidité remarquable, armèrent deux*

navires et attaquèrent vivement les corsaires, en leur faisant de nombreux prisonniers qu'ils envoyèrent à Nantes. La ville, pour reconnaître ces services rendus au commerce, fit présent de 100 livres de poudre à ces braves officiers, afin de leur donner le moyen de continuer leurs courses²²».

Quant à la réaction xénophobe contre les Portugais en 1636, la relation qu'en fait Ange Guépin est étayée et explicite : « *Beaucoup de Portugais venaient chercher fortune à Nantes comme sous le règne de Henri IV. Les Nantais, peu bienveillants à cette époque envers les étrangers, considéraient comme volées les richesses que ceux-ci se procuraient par leur industrie. A les entendre, ils étaient dépouillés de leurs propriétés par les Portugais. Toutes les fonctions, même indépendantes, que ces étrangers s'étaient créées, étaient autant d'usurpations sur les droits des commerçants de Nantes et les Juifs n'étaient guère plus mal vus. Aussi, poussé par les chefs du commerce, le peuple en vint-il un jour à faire une violente émeute dans le but de chasser de la ville des hommes inoffensifs qui contribuaient à sa prospérité. Le 23 novembre, les choses arrivèrent à ce point que le bureau de ville fut obligé de prendre des mesures pour rétablir l'ordre. Les portes et barrières furent remises en état, des chaînes furent tendues dans les rues, de fortes patrouilles parcoururent la ville, et l'on défendit, sous peine de mort, de tirer la nuit des coups de fusil ou de pistolet. Le bureau eût dû aller plus loin et rechercher quels étaient les auteurs de l'émeute, mais il s'en garda bien dans la crainte de compromettre des personnes influentes dont il partageait la jalousie et la haine contre les Portugais. L'émeute apaisée, il se contenta de prendre le nom des Portugais et de faire dresser l'inventaire de leurs armes²³ »*

Le mandat d'André du Bot et de son équipe s'achève le 9 décembre 1636 sur cette stratégie fallacieuse. Son successeur, Charrette de la Bretonnière, en gérant encore moins bien que lui de nouvelles manifestations contre les Portugais en décembre 1637, ainsi que les échevins, seront destitués par Louis XIII²⁴.

A l'issue de son passage aux affaires publiques, André du Bot, toujours célibataire²⁵ poursuivit-il ses activités dans la magistrature ? Nous perdons assez rapidement sa trace, bien que le 5 janvier 1638, soit notée sa participation à "l'assemblée générale pour l'installation du maire" avec trois autres anciens titulaires de cette fonction²⁶. Nous savons seulement que la famille du Bot, à la faveur d'un mariage d'une nièce d'André sans doute, disparaîtra au profit de celle de la Bourdonnaye en 1655²⁷. Les possessions seigneuriales de Brains sont acquises par de Cornulier en 1657 alors que celle de la Grand Haie à Rezé a été achetée l'année précédente, en janvier 1656, par Yves de Monti²⁸. Tout cela laisse supposer qu'André du Bot était déjà décédé.

Quand l'ascendance nobiliaire s'avère le meilleur des passeports

"Yves de Monti est issu d'une ancienne famille de Florence, venue en France à la suite de Catherine de Médicis. Bernardo de Monti s'était fixé à Nantes en 1546, à l'âge de 16 ans. Naturalisé français deux ans plus tard, il est échevin en 1572". La destinée de ses enfants souligne la parfaite intégration de cet Italien à l'entregent suffisant pour faire reconnaître en France ses titres de noblesse... Même si l'apparement aux Rocaz et le soutien des Ruiz, illustres marchands espagnols, ont certainement compté, cette réussite brillante tient sans doute bien plus au rang social initial qu'à l'origine étrangère ou, au moins, combine les deux. " est-il affirmé dans "Nantais venus d'ailleurs"²⁹.

Alors que Guillaume du Bot avait soutenu le duc de Mercoeur, le chef de la Ligue à Nantes, Bernard de Monti s'y oppose si vivement qu'il connut la prison en 1589. Il en fut libéré en payant une forte rançon³⁰. Le rapprochement des généalogies des deux maires de Nantes, Yves de Monti, fils de Pierre de Monti et de Marie Fyot, petit-fils de Bernard, et André du Bot, comme on l'a vu, fils de Roland du Bot et d'Isabelle Ruiz, montre qu'ils sont cousins au second degré, leurs grand-mères de la



branche maternelle étant sœurs : Marguerite et Jeanne Rocaz qui ont épousé respectivement Nicolas Fyot et Julien Ruiz³¹. Coïncidence : André du Bot et Yves de Monti sont nés tous les deux en 1601 à Nantes ; le premier a été baptisé en l'église Saint-Vincent le 17 février, le second dans celle de Saint-Laurent le 3 novembre.

Quand approche l'échéance municipale en 1644, Yves de Monti, sieur de la Chalonnaire, conseiller du roi, connaît une notoriété que le dithyrambique *"Recueil généalogique de l'ancienne et illustre maison de Monti, autrefois Crociany"*³² se plaît à souligner *"Yves de Monti, vicomte de Rezay, après avoir voyagé quelque temps dans toute l'Italie, s'est venu retirer en Bretagne où il a pris la charge de son père, avec d'autant plus de plaisir qu'il s'est acquis par son mérite l'estime et l'amitié de tout le monde, et que la profession de la Robe est fort qualifiée en Bretagne. Il a épousé Anne des Champs Neufs, d'une maison noble, alliée aux meilleures de la province et aux plus grandes de la Cour"*. A l'époque des élections, il est hautement probable que les huit enfants du couple – quatre garçons et quatre filles – soient déjà nés.

Etre maire de Nantes, sous la Régence et Mazarin

De grands changements ont eu lieu dans le royaume. Richelieu est mort le 4 décembre 1642. Louis XIII disparaît le 14 mai 1643, peu de temps après avoir nommé régente la reine Anne d'Autriche. Quelques lignes d'une biographie de Mazarin campent l'état du pays : *"En 1644, à l'intérieur du royaume, l'euphorie consécutive au changement de règne occulte pendant un temps les difficultés qui n'étaient pas moins grandes qu'à l'extérieur : le déficit des finances publiques, les injustices fiscales et sociales, la misère du petit peuple. Les courtisans, à qui la régente d'Anne d'Autriche en ses débuts, parut un âge d'or les oubliaient assurément"*³³.

Sur le plan municipal nantais, pour obtenir une représentation équilibrée des

grands corps dans les noms de candidats que les électeurs envoyaient au roi, le maréchal de la Meilleraye, gouverneur de Nantes, innove en 1644 en faisant accepter la constitution de trois listes.³⁴ Ainsi, *"en conséquence de la mesure adoptée d'après la proposition du duc de la Meilleraye : le 1^{er} mai 1644, l'assemblée fit trois listes :*

- 1) *Sur celle de la chambre (des comptes) était M. de Monti*
- 2) *Sur celle de MM. Du présidial, M. des Jonchères Coupperie*
- 3) *Sur celle de MM. les marchands, M. de la Jaunais de Bourgues*

*Le choix du roi, en l'occurrence de la régente, exprimé par ses lettres du 20 août, désigna pour maire, M. de Monti, sieur de la Chalonnaire, conseiller du roi et maître des comptes. La nouvelle municipalité fut installée le 22 septembre 1644. Les lettres royales reçues le 22 novembre 1645 contiennent la continuation de M. de Monti qui fut à nouveau intronisé le 26 du même mois"*³⁵.

Le mandat d'Yves de Monti se déroule sans encombre. *"Un assez grave débat signala seul l'année 1645 à Nantes"*, écrit Camille Mellinet. Le trompette de ville avait publié l'édit royal contre l'exportation des grains sans demander l'autorisation de cette publication à M. Charette de la Gascherie, sénéchal de Nantes, qui en fit un acte d'accusation contre la mairie. En invoquant ses vieux privilèges, celle-ci se plaignit vivement au gouverneur, en faisant remarquer que cette publication était dans son droit de police communale. L'affaire alla jusqu'au Parlement et, en fin de cause, le conseil d'Etat donna ordre au sénéchal de ne plus troubler la mairie de Nantes *"dans l'exercice de sa juridiction"*³⁶.

Si André du Bot avait été confronté à la première *"émotion"* populaire contre les Portugais, du temps d'Yves de Monti, *"Le Commerce honorable ou Considérations politiques sur le fait du commerce de France"*, ouvrage écrit par un habitant de Nantes en 1646, est révélateur des inquiétudes des marchands nantais qui sont nombreux à réclamer plus de protectionnisme. Les Hollandais feront eux aussi les frais du courant xénophobe³⁷.

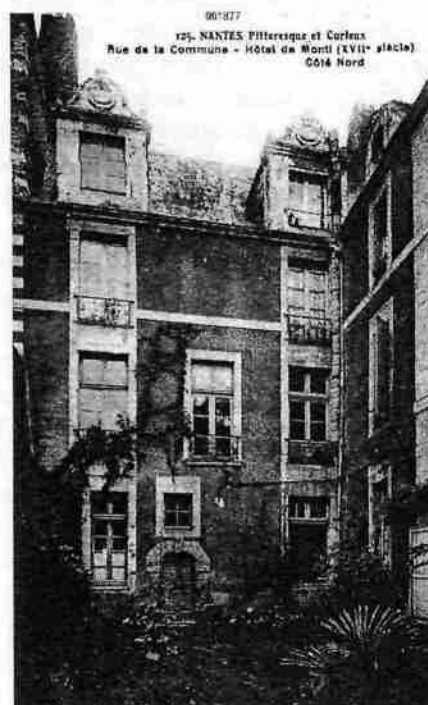
Comme l'indique Camille Mellinet : "La même mairie est continuée jusqu'au 28 février 1647"³⁸. A cette date, Yves de Monti cède sa place à un marchand, M. de la Jaunais de Bourgues.

Bâtitteur peut-être et dévôt assurément

Du temps de nos deux maires, la municipalité siège dans l'hôtel de Derval, cœur de l'hôtel de ville actuel. L'aile ouest qui comporte au premier étage la salle du conseil municipal, est décrite en 1636 — époque d'André du Bot — comme "une grande salle à festin pour 100 personnes, couverte de tableaux et portraits de maires".

Est commencé sous le mandat d'Yves de Monti "un portail monumental orné de quatre statues : Charles VIII et Louis XII, les deux époux d'Anne de Bretagne, Henri IV et Louis XIII ..." ³⁹ Il se situait à la place de la grille d'entrée d'aujourd'hui. A l'ouest du bel hôtel Rosmadec, se trouve l'hôtel de Monti, datant vraisemblablement du XVII^e siècle et dont on ne sait pas s'il est dû à Yves de Monti. Il restera pendant plusieurs générations aux mains de cette famille qui le vendra à la Ville de Nantes en 1923.

A l'issue de ses fonctions électives, Yves de Monti et sa famille connaissent un prestige grandissant : son fils, Yves II devient en 1672 le premier comte de Rezé, par lettres patentes de Louis XIV. Le nouveau comté comprend plusieurs seigneuries acquises par la famille de Monti au fil du XVII^e siècle: la Chalonnaire (1604), les Pallets (vers 1622), la vicomté de Rezé (1652), la Grand'Haie (1656), la Bretesche (1657), la Sansonnière (1658)⁴⁰



Hôtel de Monti

En 1669, Yves II de Monti entreprend l'édification d'un nouveau château sur ses terres de la Chalonnaire en Rezé, le précédent « ayant été ruiné et démoli pendant les guerres de Charles de Blois et Jean de Monfort ». Pour ce faire, il s'inspire de celui que son beau-père, a fait construire en 1651 à Legé, le Bois Chevalier⁴¹. Avec un dôme central dominateur abritant la rigoureuse symétrie de l'édifice, le château de Rezé symbolise la puissance aristocratique déroulant ses privilèges.



Le château de Rezé

Aux antipodes de cette richesse ostentatoire, les sentiments religieux d'Yves de Monti le classent comme l'archétype du dévôt⁴². Sur ses huit enfants, un devient prêtre et les quatre filles entrent au couvent. En 1670, il fait éditer chez l'imprimeur-libraire nantais Querro ses *"Réflexions chrétiennes sur les quatre livres de l'imitation de Jésus-Christ, faites et présentées par un père à ses enfants pour les exhorter à la pratique des maximes saintes de ce divin ouvrage"*. Sans doute a-t-il été profondément marqué par la méditation de *"l'Imitation de Jésus-Christ"* livre de piété du XV^e siècle, le plus lu dans le monde chrétien après la Bible.

Dans les numéros des 4 et 5 avril 1862 du quotidien *"L'Espérance du Peuple"*, soucieux de l'édification des bonnes âmes, lectrices de cette presse bien-pensante, l'avocat Hippolyte Thibaud consacre un article en forme de panégyrique sur Yves de Monti : *"Un Maire de Nantes en 1644 et l'imitation de N.S.J.-C."* Il cite des extraits de l'ouvrage d'Yves de Monti comme ceux-ci : *"Songez mes enfants, que l'homme court aveuglément après ces trois choses : le bien, l'honneur et le plaisir. Tout n'est en cela que vanité dont nous devons faire un grand mépris, puisque ce n'est pas imiter Jésus-Christ, et apprenez que toute notre plus grande gloire est de le servir et de l'aimer"*. Un peu plus loin : *"Jésus-Christ, notre bon et véritable Père, ce divin Jésus, nous dit que celui qui aime quelque chose plus que lui, n'est pas digne de lui"*. Hippolyte Thibaud, précise qu'Yves de Monti, dans son introduction, raconte pourquoi *"il s'est retiré dans une petite habitation solitaire qu'un de ces ancêtres, surnommé dans la famille, le Bonhomme, s'était créée non loin du château paternel"*. Le fronton de son ermitage porte la sentence : *"je donne la préférence à la vie solitaire et contemplative à la tumultueuse et active, où j'ai remarqué tant de défauts en ma personne dans l'agitation de toutes les passions de l'âme qui la jettent dans des troubles et dans des inquiétudes si fréquentes que je me suis résolu de m'établir dans un petit nid de repos..."*

Après une douzaine d'années vécues ainsi à l'écart du monde, Yves de Monti

meurt le 9 avril 1683 : *"Messire Yves de Monti vivant seigneur dudit lieu conseiller du Roy en ses conseils et doyen de la chambre des comptes de Bretagne est décédé à l'âge de 83 ans après longue maladie ayant reçu les derniers sacrements dans la dernière dévotion. Illustre personnage et dans sa vie et dans sa mort, il fondé une grand'messe le jour de la St-Michel et une autre le jour de son décès avec dix messes basses ..."* écrit, en omettant de préciser que ledit lieu, c'est Rezé, le recteur de St-Léonard, paroisse nantaise, sur le registre des sépultures.

En conclusion, la ville et sa campagne

Faute d'archives connues sur ces deux familles pendant la brève période des mandats électifs en cause, Rezé aura été peu évoqué dans cette étude. Pourtant, soucieux de leur patrimoine, les deux maires ont certainement été attentifs à l'état de leurs seigneuries et juridictions ainsi qu'aux revenus qu'ils pouvaient en tirer, mais la fréquence et la durée de leurs déplacements qu'ils y ont fait restent ignorés. André du Bot a probablement toujours résidé en ville ; Yves de Monti s'est installé à Rezé quand il a décidé de mener une vie d'ascète.

Toutefois, la ville garde ses attraits par les carrières dans le négoce ou la magistrature que l'on y développe et le réseau de relations que l'on peut y nouer. Et puis, la fonction municipale suprême requiert une présence et une vigilance de tous les instants. Au fil des registres de baptême des paroisses de Nantes, il est significatif que la mère d'André du Bot soit plusieurs fois marraine⁴³ et qu'Yves de Monti lui-même ou son fils Yves II, parrains, sa femme également marraine⁴⁴.

Puisque la condition de noble au XVII^e siècle ne peut s'entendre sans propriétés rurales, allant de la modeste seigneurie au château imposant, entre la ville et la campagne proche qui la nourrissait et titrait son élite, murailles et remparts ne constituaient pas une frontière aussi étanche qu'on aurait pu l'imaginer.

NOTES

- ¹ La Bretagne, d'après l'itinéraire de Dubuisson-Aubenay – éd. Presses universitaires de Rennes 2006 – page 699
- ² A.M. Nantes HH47
- ³ Durville – Etudes sur le vieux Nantes
Ed. librairie Durance, 1915, tome II, page 168
- ⁴ ib. Page 169
- ⁵ ib. Page 172
- ⁶ Henri de Berranger. Evocation du vieux Nantes,
éd de Minuit, 1966, page 254
- ⁷ Ernest de Cornulier. Essai sur le dictionnaire des terres et des seigneuries comprises dans l'ancien comté nantais. Nantes 1857
- ⁸ A.D.L.A.B. 2408 "hommage fait au Roy par noble homme Rolland du Bot, sieur de Launay et de la Grandhays, conseiller du roy en sa cour de parlement de Bretagne pour raison de terre et juridiction de la grandhays et du branday et leurs appartenances situées es paroisses de rezay bouguenay et nostre dame de breint qu'il tient prochement et noblement de sa majesté a un devoir de foy hommage et rachat sous la juridiction de Nantes »
- ⁹ Guy Saupin, Nantes au XVII^e siècle, vie politique et société urbaine. édité Presses universitaires de Rennes, 1996, page 311
- ¹⁰ Guy Saupin. op.cit. page 19
- ¹¹ Guy Saupin. op.cit. pages 75 et 76
- ¹² Guy Saupin. op.cit. pages 83,84, 85
- ¹³ A Perthuis et S. de la Nicollière – Teijeiro, livre doré de l'hôtel de ville de Nantes, Nantes 1873, page 248
- ¹⁴ Guy Saupin. op.cit. pages 29 et suivantes
- ¹⁵ Marcel Pagnol, Histoire des institutions de Bretagne, Mayenne, 1984, tome IV, page 188
- ¹⁶ Guy Saupin. op.cit. page 45
- ¹⁷ Françoise Hildesheimer, Richelieu,
édité Flammarion 2004 page 373
- ¹⁸ Georges Delhan, Gaston d'Orléans, conspirateur et prince charmant, édité Fayard, 1959 page 179
- ¹⁹ Cité par Georges Dethan, op.cit. page 180
- ²⁰ A.M. Nantes BB 38 et Camille Mellinet, La commune et la milice de Nantes, Nantes 1841, tome IV page 228
- ²¹ Ange Guépin : Histoire de Nantes, éd. Sèbire Nantes 1839, page 313
- ²² Camille Mellinet, op.cit. page 227
- ²³ Ange Guépin, op.cit. page 314
- ²⁴ Camille Mellinet, op.cit. page 230
- ²⁵ Guy Saupin, op.cit. page 189
- ²⁶ A.M. Nantes BB 38
- ²⁷ René Kerviler, Bio-bibliographie bretonne, Rennes 1899 Tome VI page 427
- ²⁸ Guillotin de Corson, Les grandes seigneuries de Haute Bretagne, Rennes 1899 page 329
- ²⁹ Sous la direction d'Alain Croix, Nantais venus d'ailleurs, éd. Nantes-Histoire et Presses universitaires de Rennes, 2007 page 25
- ³⁰ A. Velasque, Histoire de la commune de Rezé, dactylographié 1910 page 37
- ³¹ Guy Saupin, op.cit. page 354
- ³² Edité à Nantes chez Pierre Querro, imprimeur de la ville en 1684. Réimprimé à Nantes par Vincent Forest et Emile Grimaud 1884 AM Rezé
- ³³ Claude Dulong, Mazarin, éd. Perrin 1999 page 64
- ³⁴ Guy Saupin, op.cit. page 76,77
- ³⁵ A. Perthuis et S. de la Nicollière-Teijeiro, Livre doré de l'hôtel de ville de Nantes, op.cit.
- ³⁶ Camille Mellinet, op.cit. page 241
- ³⁷ Olivier Pétré-Grenouilleau, Nantes, éd. Palatines 2003 page 69
- ³⁸ Camille Mellinet, op.cit. page 241
- ³⁹ Jean-Louis Jossic et Xavier Trochu, L'hôtel de ville de Nantes au fil du temps, plaquette sans date A.M. Nantes
- ⁴⁰ Guillotin de Corson, op.cit. page 329
- ⁴¹ Héliette Proust et Yann Vince, le château de Rezé, éd. Hérault -1997, page 21
- ⁴² Cf étude de Yann Letilleux sur Yves de Monti dans Nantes religieuse, de l'Antiquité chrétienne à nos jours, actes du colloque 2006 de l'Université de Nantes, BSAH hors série 2008
- ⁴³ A.M. Nantes GG 299,396,398
- ⁴⁴ A.M. Nantes GG 116,158

Domaine de la Chaussée

Propriétaires successifs

Par Marie-Françoise Artaud



La Chaussée. - PONT-ROUSSEAU (Loire-Inférieure)

Au 17^e siècle, la maison noble de la Chaussée a pour premier propriétaire connu Philippe Fruneau, sieur de la Chaussée, conseiller du roi, receveur des épices.

Sa fille, Jeanne Fruneau, recueillit la succession. Elle était l'épouse de Joseph Charette, chevalier seigneur du Thiersant.

Le 22 octobre 1718 le domaine fut acquis par la communauté ou congrégation de Saint-Clément. Sur l'acte de vente, on lit que : « La maison nommée "La Chaussée", située dans le village de ce nom, paroisse de Rezé, consiste en logements, pressoir, cours, viviers, jardins clos et prés, etc. le tout affermé onze cent livres (1100 livres) ».

En 1789, la France connaît une grave crise financière, les caisses de l'Etat sont vides. Le 2 novembre 1789, par décret, les biens du clergé sont mis à la disposition de l'Etat.

La maison de la Chaussée est confisquée à la communauté de Saint-Clément et devient bien national. Le 4 octobre 1792, elle est vendue à Antoine

Ducoudray (ou Ducoudret) négociant à Saint-Nicolas de Nantes, pour 50 100 livres.

Après le décès de ce dernier, la succession échut à sa veuve, Marie Bernier et à leurs enfants.

Survint l'année 1793. Le village de la Chaussée se trouva au cœur de la zone de combats pendant un temps et fut incendié, de même de la maison Ducoudret que les héritiers allaient faire reconstruire sous l'Empire et la Restauration.

Outre la veuve d'Antoine Ducoudret, les héritiers étaient Marie-Aimée Ducoudret, épouse de René Guesdon-Poupardière, Modeste-Eulalie Ducoudret, Antoine-Jean et Jean-Baptiste Ducoudret, tous majeurs propriétaires demeurant en l'hôtel de la Villestreux, dans l'île Feydeau à Nantes, enfin Cornélie Ducoudret, épouse de François-Jean-Joseph Brard, notaire, demeurant quai Brancas à Nantes.

Le 13 avril 1819, la famille Ducoudret vendit sa propriété à Sylvestre Devenish, d'origine anglaise, propriétaire à Nantes

ainsi qu'aux Antilles britanniques (la Trinité), époux de Gertrude Leroy.

Les Devenish tinrent la Chaussée pendant de longues années. Le 17 mai 1833, Sylvestre Devenish étant décédé, la succession échut à sa veuve et à leurs enfants, Jules-Sylvestre et James-Alexandre plus une fille.

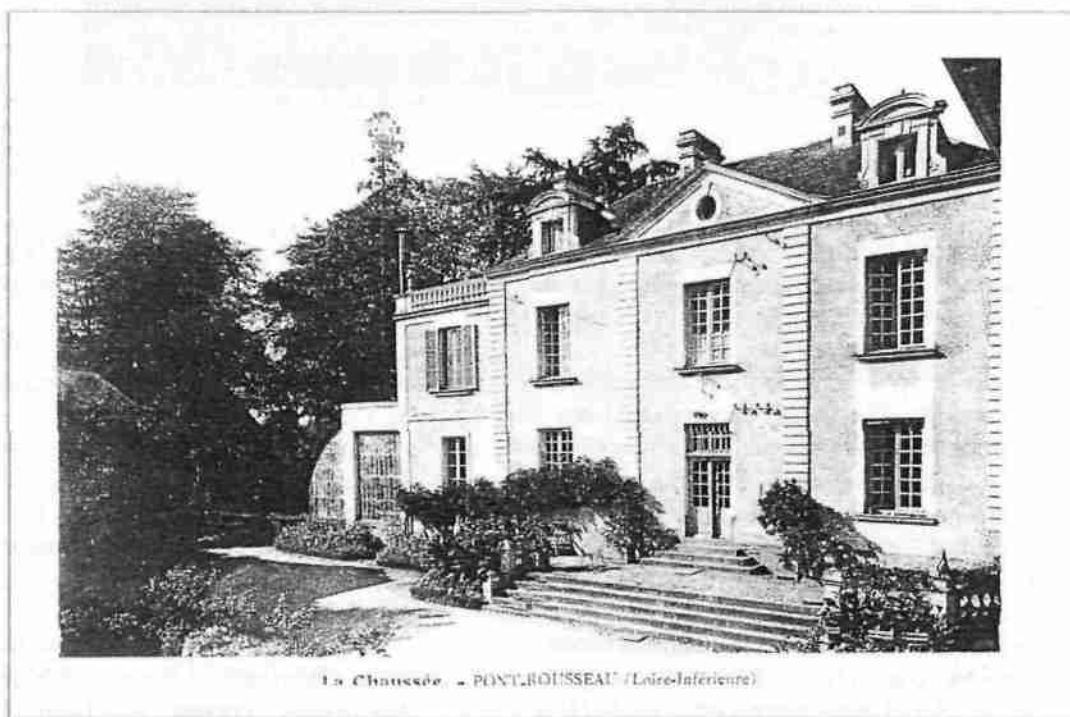
Le 20 mai 1846, le nouveau propriétaire était maître Mauloin, notaire à Nantes. Sa fille, madame Dianoux lui succéda (vers 1850).

En 1918, la maison fut rachetée par Elie Thuliève, marchand de charbon de la rue des Olivettes à Nantes.

Lui et son épouse eurent trois filles qui devinrent respectivement madame Malavaud, madame Henriette Robert et madame Simone Didelin (puis Jehan).

En 1855, la propriété fut rachetée par monsieur et madame Olive, maraîchers à Saint-Sébastien. Leur fille et leur gendre, Georges Cassard, s'y installèrent et transformèrent le domaine en exploitation maraîchère, ce qui dura jusqu'en 1978.

De l'ancien domaine il ne reste que la chapelle.



La Chaussée – Pont-Rousseau

Bombardements sur Nantes le 16 Septembre 1943

« Peur bleue » pour les métallos des A.C.B.

Témoignage de F. Petkévitich
recueilli par J.Papion

En 1943, ils étaient peut-être un millier, mais sûrement plusieurs centaines, de Rezé ou au-delà, à rejoindre les chantiers, par les roquios de Trentemoult, ou en vélo par le pont de Pirmil. Voici le témoignage de Félix Petkévitich, 19 ans à l'époque, 84 ans aujourd'hui.

« Une chose est sûre, à quelques centaines de mètres plus au sud, le carnage aurait été immense, et, une partie de la population civile de la ville de Nantes aurait disparu : les 2000 ouvriers des ACB, plus les travailleurs des entreprises environnantes. Soixante cinq ans après, j'en frémis toujours. Dans tous les cas ces bombardements, c'était une vraie catastrophe.

Jouant à cache-cache avec la Gestapo « germano-nantaise », réfractaire du STO, je fus arrêté le 8 Mars 1943 à mon domicile, rue Saint-Pierre à Nantes. Encadré de deux soldats allemands, je fus embarqué dans un train pour l'Allemagne le lundi 9 Mars vers 18h00. A Paris, je réussis à m'échapper, et revins à Nantes le jeudi 12 mars à 10h00. C'est ainsi que je me retrouvai en septembre 1943 aux ACB, protégé par la carte verte, l'ausweiss des travailleurs des chantiers et du port.

Oui, il fait beau ce jour du 16 septembre 1943. Je m'apprête à descendre de la cantine mes seaux de surplus de salade de tomates pour les porter aux cochons élevés dans un coin du Chantier. Je suis en hauteur sur le palier... Soudain vers 15h30, c'est le hululement des sirènes d'alerte d'attaque aérienne. Ceci ne nous émeut pas particulièrement. C'est d'un air goguenard, et moi de mon perchoir, que nous observons « les arpettes » de Saint-Nazaire repliés aux ACB depuis les attaques aériennes sur leur ville, sortir comme des diables de l'atelier

d'apprentissage, et filer à toutes jambes vers la sortie rue Arthur III.

Nous les Nantais, c'est tranquillement que nous sortons du chantier, nous dirigeant nonchalamment par la rue Arthur III, vers les bords de Loire, quai Fernand Crouan. Le quai était déjà « bleu » de monde. Il y a bien ici 500 à 600 personnes en tenue de travail, discutant entr'elles, ou se promenant le long du fleuve, inconscientes de ce qui se prépare par ce bel après-midi d'automne.

Sur l'autre rive, en face, à l'emplacement actuel de la piscine Gloriette, de distance en distance, se trouvent disposés des fûts de couleur grise, aux fonds bombés, et cerclés de deux gros anneaux métalliques, la bonde sur le dessus. Ce sont les fumigènes. Deux soldats allemands, casqués, vêtus d'une combinaison « chimique » en caoutchouc gris, serrée au cou et aux poignets, font les cent pas sur le trottoir, le long des quais. Ils portent à la main, on le devine, une longue clé métallique de débondage.

Soudain, nous les voyons se précipiter sur les fûts qu'ils débouchent d'un coup de clé. Un nuage de fumée blanche s'en échappe rapidement et commence à s'élever et à dériver lentement vers le fleuve et vers le port, poussé par une petite brise nord-est, brise des jours de beau temps. En même temps, un gros ronronnement se fait entendre, mais aussi des tirs de DCA de gros calibre (de 155), comme les canons de Saint-Sébastien et de Saint-Joseph.

C'est la stupeur...

Après un moment d'hésitation, c'est à droite toute... Tout le monde démarre en même temps, et c'est la cavalcade vers le pont Haudaudine. Cela ressemble à un mini marathon de New York, tout bleu, avec çà et là les taches grises ou blanches des employés des bureaux, avec en accompagnement sonore le bruit des sabots de bois des plus anciens martelant le pavé.

Nous dépassons le pont Haudaudine sur le quai Hoche. Nous en perdons quelques uns qui filent vers le boulevard Babin Chevaye, ou vers Vertais. Comme tout le monde, j'arrive essoufflé sous les arbres de la rue Mériadec, tout près du pont de la Madeleine.

En face, sur l'autre rive, c'est la morgue, la morgue de l'hôpital ! Sur son toit, de grandes croix rouges sont visibles. Rien à craindre de ce côté-là (???) ...

Le bruit des avions s'amplifie, les tirs de DCA aussi. Nous sommes tous à plat ventre. Je risque un rapide coup d'œil vers le port. Celui-ci est recouvert du brouillard des fumigènes, d'où émergent seulement les deux pylônes du pont transbordeur. Le Quai de la Fosse est couvert, lui aussi. Le ronronnement s'est amplifié, la canonnade aussi ! Ca y est, « ils » sont là. Et, un bruit infernal de wagons métalliques roulant à toute vitesse sur de la ferraille, suivie de l'explosion des premières bombes.

Vers La Fosse, je vois de puissants cônes inversés dépasser le brouillard des fumigènes. Un mélange de débris, de poussière, de fumées et de je ne sais quoi fuse à grande vitesse vers le ciel. Le bruit des avions est énorme, et le bruit des explosions aussi. Un coup d'œil vers le haut cette fois. Je distingue des petites croix argentées situées au-dessus de la ville et se dirigeant vers l'est. Elles sèment une quantité de petits points noirs, disparaissant soudain à ma vue. Et puis ponctué d'explosions, recommence le vacarme assourdissant des wagons qui dévalent à toute vitesse.

Je suis stupéfait, abasourdi... Naïvement je pense : « Il y a un poste de DCA au bout du pont de la Madeleine, côté sud, ils vont certainement le repérer... ». Je file d'ici. Je me lève. J'enfile le pont de la Madeleine, passant devant la DCA. Les servants sont à l'abri.

Personne autour. Longeant le quai, un abri a été construit sur le trottoir. Les soldats allemands sont sans doute dedans. J'ai l'intention de franchir le pont en courant, de passer par la rue des Olivettes, et de remonter la rue de Strasbourg pour regagner la rue Saint-Pierre voir ma mère. Je suis tout seul au milieu du pont ? Le bruit est énorme, c'est l'Apocalypse : explosions, avions, DCA, descente de bombes, explosions encore, encore...

J'arrive de l'autre côté du pont de la Madeleine. Face à moi le café des Herbagers, la porte double grande ouverte. Instinctivement, je m'y engouffre, et j'y cherche refuge, oubliant déjà ma première résolution. Une femme est là. Imperturbable, au milieu de ce vacarme, elle me demande : « Vous désirez, monsieur ? ». Interloqué, en état second, du tac au tac, je m'entends répondre : « Ben... un bock de bière ! ». Et, elle me sert. Tout cela sur un bruit de fond infernal : canons, avions, bombes, explosions...



La rue Boileau

Tout à coup, WRAOUMM ! Tout tremble. Ce n'est pas tombé loin ! Ça alors ! Dans ce café, il y avait une autre porte ouverte sur la chaussée. Y passant la tête, je n'en crois pas mes yeux. On voit juste le bureau de tabac qui est là. Au-delà d'une quarantaine de mètres, on ne voit plus rien. La chaussée disparaît, obturée par un épais nuage de poussière blanche poussé vers le pont de la Madeleine. Des gravats, des fils électriques du tramway jonchent le sol. De ce nuage opaque émergent des gens couverts de poussière

blanche. On dirait des fantômes, ou des statues qui marchent en titubant.



A l'Hôtel-Dieu

« C'est tombé à côté ». Laissant mon bock de bière sur le comptoir, je sors à toute vitesse, sans demander mon reste, ni voir la patronne du café. Je tourne à gauche : c'est la rue des Olivettes. Je cours, je cours..., débouche sur le quai Baco. En regardant vers le port, j'aperçois des canalisations rompues. L'eau gicle vers le ciel. Des gens courent dans tous les sens, inconscients du drame qui se joue à deux pas. Je pense : « Ils ont dû viser l'aiguillage du chemin de fer, et ils l'ont loupé ! ». En effet, sur le terre-plein face à l'hôpital, les Allemands avaient construit un embranchement de chemin de fer permettant de faire passer les wagons vers la gare de l'Etat. Eh oui, par-dessus le pont Haudaudine, sous les arbres de la rue Louis

Blanc, place de la République, avec raccordement au passage à niveau au début boulevard Victor Hugo.

Arrivé chez moi, je fus tranquilisé en retrouvant ma mère. Complètement effrayée, elle avait passé l'attaque derrière ... une porte. D'ailleurs, une bombe est tombée place Louis XVI près du siège du 11^e corps d'armée. Alors, « ça avait dû secouer » dans le quartier Saint-Pierre. Aussitôt, passant par la chaussée de la Madeleine, je repars vers les chantiers à la recherche de mon père et de mon frère. C'est alors seulement que je commence à prendre conscience du malheur qui vient de s'abattre sur notre cité.

Dans le petit square situé devant la façade de l'hôpital détruit, une tranchée-abri avait été creusée. Une bombe était tombée dans le square, et là devant moi ... un homme, les poings serrés, les bras tendus vers le ciel insulte les responsables de ce carnage à l'intérieur de l'hôpital bombardé malgré les immenses croix rouges peintes sur les toits. Sur la chaussée, je rencontre des collègues de mon père qui me rassurent. Père et mon frère avaient passé la durée de l'attaque sous les cales des ACL où ils travaillaient. Je retournais chez moi rassuré sur le sort des miens. Mais, pour l'heure, j'ignorais toujours ce qui s'était passé dans le centre ville !



Place Royale et église Saint-Nicolas

Il y eut d'autres journées terribles, d'autres situations délicates. Je décidais alors de m'engager dans la Défense Passive et même plus tard dans les équipes de relevage des bombes non éclatées et de déminage. Nous n'en sommes plus que trois ou quatre survivants.

Je n'oublierai jamais l'odeur d'amandes douces régnant sur les sites bombardés, juste après le passage des avions... Je n'oublierai jamais ces corps meurtris, disloqués, déchiquetés, gonflés,

éclatés, raidis par la mort dans les positions les plus inattendues, comme ceux que j'ai vu dans la cour d'un immeuble écroulé, à l'angle de la place Roger Salengro avec la rue Maurice Duval. Ils gisaient là, alignés, sans que personne n'ait eu le temps ou le matériel pour les recouvrir. Je n'oublierai jamais non plus cette odeur de mort qui flotta longtemps sur le centre ville, et dans le sous-sol du Musée des Beaux-arts où avaient été entreposés les cercueils sanguinolents des victimes ».



La rue de l'Arche-Sèche

Souvenance

Par E.J. Cormerais

Je suis né à Nantes, à l'Hôtel Dieu, il y a bien des lustres, mais, un grand morceau de mon cœur est toujours à Rezé, ...R'zé !

Mes parents habitaient à Northouse, dans une petite maison de bois, chez Bonduelle comme l'on disait (Bonduelle et Martineau, fabrique de bâtiment en bois et meubles pour l'armée).

Là subsistait l'ossature de béton d'une ancienne usine et une très haute cheminée

(15 à 20 mètres), ces constructions ayant été implantées sur un vaste remblai de sable qui les mettait à l'abri des crues.

La Loire, notre voisine, deux fois par an venait lécher le pied de la maison.

Le Seil, en ces périodes, montait, montait, jusqu'à couper la levée au niveau du calvaire, s'étalait sur toutes les prairies de la "Bourgeoisie" et du "presbytère" et noyait tout sur le bas du "Goulet".



Rezé "La Levée"

En 1935, environ, mes parents vinrent s'installer au Bourg, dans "le Goulet", dans une maison que monsieur Racineux leur loua.

Et je vécus là jusqu'en mai 1942, fréquentant l'école des garçons, de la maternelle à la "grande classe".

La maternelle ! J'ai encore le souvenir de madame Charpentier, bonne dame qui se chargeait de nos problèmes intimes.

Deux maîtres aussi sont encore en ma mémoire, monsieur Loison et sa petite moustache, monsieur Thibault, le directeur.

Avec ces deux là, ça ne rigolait pas ! Ça travaillait ! Ils m'on beaucoup apporté.

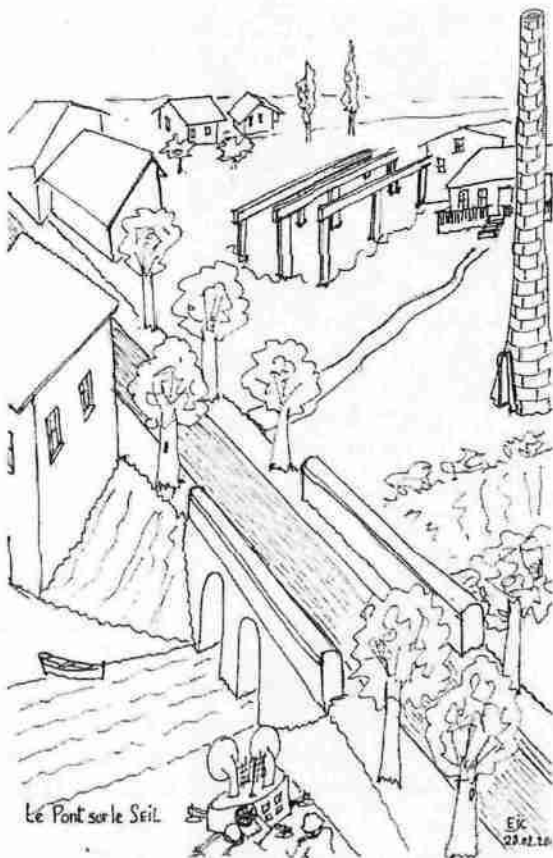
Le Bourg et le Goulet, ces microcosmes, constituaient la plus petite partie de mon univers à laquelle il fallait ajouter les prairies alentour de la Bourgeoisie et du presbytère et le "Saint-Martin", la ferme Fradet dans l'église Saint-Lupien et les rives du Seil, depuis Trentemoult jusqu'au Port au Blé. Quel terrain de jeux !

Le Seil ? La Loire y trouvait un bras une à deux fois et il arrivait, dans ces moments, que l'eau recouvre la chaussée de la levée, dans la partie la plus basse, face au calvaire.

Nous autres gamins jouions à traverser sur la pointe de nos sabots et honte à celui qui "gauillaît"¹.

L'hiver, quand le gel avait sévi, le Seil figé recevait patineurs et lugeurs.

Mes copains et moi rassemblions quelques chiens, dont ma propre "Marquise", pour essayer de les atteler à notre luge de fortune et en faire un traîneau... mais rien à faire !... Ni les ordres, les cris divers, les insultes, ni les coups de baguette n'y faisaient ... Tous, ils se débattaient, tiraient dans tous les sens, échec sur toute la ligne ! Les jours suivants il était impossible d'approcher un de ces chiens ... En nous apercevant, ils détalait tous en courant !



Le pont sur le Seil
Au premier plan, des soldats allemands
manipulant un appareil radar

En fin de printemps, le Seil s'évanouissait et l'eau refluaît sauf en quelques fossés profonds. Et là, c'était pêche miraculeuse, à la main, de brochets, d'anguilles que l'on débusquait de sous les touffes d'iris... Un seau de ménage se remplissait en quart d'heure !

Le temps passait tranquillement. Il y avait bien eu du remue-ménage... en 36 ... Le poste de TSF de monsieur Filodeau crachait de fortes musiques, des chants martiaux, la Marseillaise, l'Internationale, la Jeune Garde etc.

Maman, ma sœur et moi sommes même allés, sur le quai des Antilles, ravitailler mon père et ses compagnons grévistes... Les gardes mobiles ont chargé... Les dockers leur ont balancé des volées de boulets de charbon... Les chevaux s'écroulaient comme de mauvais tréteaux... Grâce à son baudrier qui donnait beaucoup de prise, un garde mobile fut vivement saisi et aussitôt jeté tête la première cinq à six mètres plus bas dans la Loire !

Passait le temps lentement ...

Nos voisins de cour, les Volland, songeaient à construire dans le coin.

Autre voisine immédiate, madame Lemerle, la mère Patate disait maman, se faisait entendre assez souvent par-dessus le toit de l'appentis de notre cour.

De l'autre côté de la rue, je trouvais mon copain Roger Clavier et, faisant le coin, la maison Babonneau.

J'aimais bien aller voir le grand-père de Roger, il avait toujours une histoire pour moi.

Un peu plus bas, les Filodeau faisaient face aux discrètes madame Rimbault² et sa fille, plus toutes jeunes mais gentilles !

Nous n'avions pas l'eau courante et, assez souvent, pour aider maman, j'allais à la pompe remplir deux seaux qui au retour ne se gênaient pas pour m'arroser les mollets.

¹ "gauiller" : faire rentrer l'eau dans ses sabots

² Le fils de madame Rimbault est capitaine des pompiers de Rezé

Cette pompe était adossée au mur arrière de la mairie et il fallait gravir six à sept marches avant de pouvoir en saisir le bras... et, dure, dure, la descente avec les deux seaux remplis.

Regardant cette pompe, était l'atelier de monsieur Barrault le sabotier... J'adorais le voir tourmenter le bois pour enfin faire naître de beaux sabots... des malbrough disait-on !

Régulièrement le Goulet voyait passer les vaches de monsieur Rontard et elles ne manquaient jamais de nous faire quelques cadeaux... mais qu'il était bon leur lait bien chaud !

Dans le bourg, sur la place de l'Eglise, divers commerces.

La boulangerie de monsieur et madame Durand me voyait presque chaque jour et c'était grand plaisir quand leur fille Charlotte me servait... elle me gâtait ; je voyais bien que la pesée était plus grosse que d'habitude.

Maman venait y faire quelques heures de ménage et de lessive... à trente sous de l'heure !

Il y avait aussi une chose bizarre : des gens qui ne payaient pas ! Enfin avec des sous ! Ils présentaient une baguette de coudrier que la boulangère entaillait plus ou moins ?

De temps à autre, mais tout de même rarement, monsieur Durand nous confirmait qu'il était fumeur... En coupant les tartines, pouvait se présenter un bout de mégot du plus vilain aspect.

Un peu plus loin, le café de la mère Guérin, bruyant s'il est possible, enfumé, des clients cognant leur tables en abattant leurs cartes... Atout !... Atout !... et atout ! Le gros plant y était paraît-il pour quelque chose !

Le Café des Amis, bien plus calme, jouxtait la boucherie où monsieur Penault débitait côtes et entrecôtes.

Coincé entre la boucherie et le magasin tenu par mesdemoiselles Saupin se trouvait la petite épicerie de ma tante Jeanne et mon oncle François... J'aimais y aller dire bonjour... j'en revenais souvent avec un caramel

Près de la mairie, le tabac tenu par

Raoul Belvenue... est, comme chez la mère Guérin, bruyant ; il arrivait que j'entende des clients s'interpeller... « Viens donc ! On va se baiser une fillette ! » .

Passé le tabac, on arrivait sur l'épicerie de madame Racineux, juste au coin de la rue Louis Morandeaue et de la place de la mairie.

De temps à autre, des automobilistes s'y arrêtaient et j'aimais contempler la pompe à essence et ses deux réservoirs transparents se vidant l'un après l'autre.

En face de la mairie, ma petite école, la communale, sa cour de récréation aux quatre tilleuls, son préau, les cabinets... Il y en a eu des parties de billes, d'épervier, de chat perché, dans cet endroit !

Des noms me reviennent, Corbineau, Kawa (?), les frères Dumoulin, Croué, Thiéfaïne, Léauté, Ploquin, Francheteau, Le Coïec, etc., etc. !

Les jours passaient tranquillement... On entendait de plus en plus parler d'un certain Hitler... Adolphe !

1938, 1939, pleins de rumeurs, des noms, des mots, se mettent à circuler : Autriche, Munich, Sudètes, Tchécoslovaquie, Memel, Dantzig, Anschluss, Daladier, Lebrun, Chamberlain, fascistes, nazis, les Russes... et de plus en plus souvent...

Fin Août 1939, ça discute fort chez Raoul le tabac, très fort ! On s'invective même !... tout cela parce que les journaux font de gros titres sur un pacte germano-russe ! C'est quoi un pacte ? Il faudra que je demande à papa...

L'été 1939 va prendre fin. Maman nous a inscrits, ma sœur et moi, pour être d'une excursion au bord de la mer à Saint-Jean-de-Monts, ballade d'une journée organisée par la mairie, moyennant une participation de 5 francs... Nous n'avions jamais vu la mer !... Et ne la verrons pas !

Pour une bonne raison ! 1^{er} septembre 1939 : des gens s'agglutinent devant la mairie, s'essayant à déchiffrer une affiche aux deux drapeaux tricolores entrecroisés... C'est l'avis de mobilisation générale ! Notre sortie est annulée !

L'émotion est forte ! Puis le lendemain, dimanche 3, c'est la GUERRE !

Notre père s'est présenté au bureau d'engagement de la marine de Nantes... Marié, deux enfants, on l'a éconduit !

D'autres mots circulent... défense passive, cinquième colonne, abris, tranchées, les gaz... Gamelin... la ligne Maginot...

Le temps semble s'être arrêté... Pour chacun c'est la stupeur ! La peur ! Des anciens, de ceux qui sont allés au feu, en 14, sur la Somme, tiennent quelques discours qui ne rassurent pas...

Une semaine à peine passée, la place de la mairie est noire de monde : des véhicules militaires, camions, une automitrailleuse sont là, qui stationnent... et beaucoup d'en faire le tour, de vanter leurs performances. Particulièrement, un galonné, uniforme kaki sans un pli, ceinturon, baudrier, bottes reluisantes, le képi bien vissé, le commandant Rahir parade, discute, s'agite, parle fort, fait l'important, il est comme sur un nuage ! C'est son jour.

Je le laisse à son auditoire car la petite porte d'entrée de mon école est ouverte... Comment se fait-il ? Je passe un pied... Aïe !... C'est un autre pied qui vient écraser le mien ! Ce pied d'origine africaine est celui d'un soldat, un tirailleur sénégalais. Je l'ai su ensuite... toute une compagnie de ces soldats au moins y a pris casernement.

L'école des sœurs, dans le Goulet, a également reçu son contingent de soldats et, les copains et moi, les ravitaillons en pommes à peines mûres.

Est venu aussi à la maison, le médecin capitaine de ces unités, incité à le faire par notre voisine madame Clavier, regarde rapidement l'une des jambes de maman et diagnostique un anthrax ! Patatras !

Puis un temps passe encore ; l'hiver 39 s'installe et les Russes également ... en Finlande !

De temps à autre, quelques permissionnaires font irruption chez Belvenue, le "tabac"... Le front, dit-on, est calme... C'est la "drôle de guerre" !

Depuis un moment, circulent quelques automobiles aux phares bleutés.

Les enfants des écoles et leurs parents sont encouragés à collecter la vieille ferraille et autres métaux de rebut.

Des échos lointains nous parviennent relatant la poursuite, dans l'Atlantique sud, par la marine anglaise, du croiseur allemand "Von Graf Spee" et son sabordage à Montévidéo.

Le printemps 40 se présente, les événements semblent s'accélérer ... Les Allemands se précipitent en Norvège... Il faut les arrêter ... La route du fer sera coupée... Depuis Brest, des troupes vont les stopper et c'est la bataille de Narvik.

Toutes les occasions sont bonnes et les bouteilles s'empilent, vides, dans la cour du "tabac".

Puis c'est le 10 mai 1940, les Allemands attaquent en Belgique, au Luxembourg et en Hollande ... Ils sont en France à Sedan dès le 15 ! L'émotion est forte dans le bourg !

Les murs de l'église Saint-Pierre laissent passer les prières des fidèles ... On prie pour la victoire, pour la paix, pour la France !

Un matin, des bruits anormaux, des voix, résonnent dans la cour ; nous sortons et faisons connaissance d'une grande famille, dix enfants ; l'aîné est un séminariste, la famille Gossard. Ils arrivent de Montdidier. Ils ont fui craignant les combats et vont devenir nos voisins.

Ils nous paraissent exténués. Très rapidement je me fais un bon copain, Irénée.

Les Allemands sont à Dunkerque dès le 27 mai ; les gens s'arrachent les journaux ; les quelques poste de T.S.F. du quartier crachent leurs tristes annonces ; le 4 juin c'est fini !

Le temps passe. Pas une heure sans une mauvaise nouvelle ! Les Allemands attaquent sur la Somme !

Le 10 juin, l'Italie s'y met – il ne fait pas bon être Italien – Ritals ! Macaronis ! Salauds !

Nos voisins sont de plus en plus inquiets. Paris, ce 14 juin, vient de tomber et les Allemands ne s'arrêtent pas !

Monsieur Gossard, un matin, entre à la maison et nous dit qu'ils vont partir vers le sud, qu'ils savent ce que peuvent faire les Allemands (leurs souvenirs de la guerre 14-18) et, assez vite, arrive à convaincre mes parents de les suivre en exode.

Et nous partons à pied, mes parents avec chacun une valise qu'ils placent sur une poussette, ma sœur avec sa poupée préférée, moi, serrant sous ma veste une toute petite chatte née quelques jours plus tôt.

Il doit être deux heures de l'après-midi, direction Les Sorinières... Il y a pas mal de monde sur la route... des gens à pied ; certains poussent des vélos surchargés, quelques charrettes, peu d'automobiles. Des camions militaires nous dépassent, il fait très chaud. Devant nous, un vieux monsieur dans un fauteuil roulant, l'air hagard, réconforté très souvent d'un sucre imbibé d'alcool de menthe.

En soirée, nous sommes aux Sorinières ; une classe de l'école communale nous reçoit pour la nuit... J'aperçois une grande boîte oblongue sur le bureau du maître... des biscuits ! Que nous croquons avec grand plaisir.

Le lendemain nous reprenons la route. De plus en plus souvent nous apercevons, dans les fossés, des morceaux d'uniforme, vestes, pantalons, calots, des casques aussi !... On entend que ce sont des soldats belges qui se sont débandés... des matériels abandonnés, surtout des motos et des side-cars, réservoirs à sec ; les fontes en sont fouillées et nous faisons provision de biscuits, de carnets, de crayons. Et puis aussi des armes, des fusils, des baïonnettes, des munitions et même un fusil fixé sur la caisse d'un side-car.

Notre équipée va s'achever à l'entrée d'Aigrefeuille. Nous nous y sommes arrêtés pour manger et boire. Grosse dispute... Monsieur Gossard menace d'en venir aux mains avec une personne du cru qui veut lui vendre un seau d'eau de son puits... 5 francs le seau !... Salopard !

Puis des cris nous atteignent... Nantes ! Ville ouverte ! Nantes, ville ouverte ! Cris qui décident mes parents à rebrousser chemin. Un autocar se trouve là dans lequel s'engouffrent nos amis Gossard. Eux vont continuer vers le

sud ... Nous recevrons un peu plus tard une lettre qui nous apprendra qu'ils sont arrivés à Foix !

Quelques gestes d'adieu, le car s'ébranle, s'éloigne ; nous les perdons de vue et nous voilà repartant vers Rezé.

Faisant une halte, tout près de Le Bignon, apparaissent nos premiers soldats allemands, à moto ; ils sont quatre, nous regardent, nous jaugent et repartent !

Le soir nous étions à la maison, heureux ! Les jours suivants, nous saurons que désormais quelques uns de nos voisins nous désigneront comme les "réfugiés d'Aigrefeuille" !

Puis, le 22 juin 1940, l' ARMISTICE !

Les allocutions du maréchal Pétain ! Le soulagement ! La guerre est finie ! Mais aussi la rage ! La honte !

Assez vite, des soldats allemands viendront s'installer à Rezé, je ne sais plus où, mais on les voit ! Ils défilent à pied, chantent « Heili Heilo Heila ! » ; Oh leurs belles bottes ! Cela change des bandes molletières ! Ils sont jeunes ! Ils sont impressionnants.

Il y aussi ceux qui à cheval, vont à la Loire pour panser leurs montures.

Les murs de la mairie se parent d'affiches, d'avis à la population, de portraits du maréchal Pétain.

Sur l'une d'elles, il est fait obligation aux propriétaires d'armes de chasse ou autres d'avoir à les livrer à la gendarmerie. C'est dans ce moment que je découvre sur une décharge près du calvaire, une canardière planquée dans un fût ayant contenu du coaltar ... J'en ai parlé à je ne sais plus qui... Le lendemain elle avait disparu !

Peu de temps après, nous avons de nouveaux voisins, monsieur Omer Dascott et sa femme Angèle.

Ce sont des Belges que la guerre a mis sur les routes. Lui est Flamand, elle est Wallonne. Avant l'invasion allemande, ils résidaient à Waterloo ! Et ils nous feront connaître un peu de la cuisine belge, des haricots ou des pâtes à la sauce tomate, le tout, sucré !

On commence à ressentir les restrictions, la viande se fait rare. Maman

nous a cuisiné un ragoût de moût, c'est de l'éponge !

Monsieur Dascott, boucher de métier, s'est embauché comme tueur aux abattoirs à Pont-Rousseau. De temps à autre, nous pouvons, grâce à lui, retrouver le goût de la vraie viande !

Un jour, arrive un ordre de la préfecture enjoignant aux nationaux belges d'avoir à retourner dans leurs foyers ... Ils nous quittent à bord de leur petite auto verte, un "trèfle" !

Nous resterons en contact, lettres et même visite chez eux à Bruxelles, jusqu'en 1975, quelques mois avant leur décès.

Dans l'intervalle, au patronage, ont été emprisonnés des soldats sénégalais. Ce camp provisoire cerné de barbelés est surveillé par quelques soldats allemands.

Certains de ces prisonniers sont très habiles et ils ont vite fait de transformer une pièce de vingt sous "1921 Chambre de Commerce" en une très belle petite chevalière !

Un après-midi, une fusillade nous a surpris... Il paraît que les Allemands pourchassent quelques évadés se faufilant dans les vignes ?

Des vignes, il y en a un peu partout. Par exemple le long de la voie ferrée, juste à coté du passage à niveau de Mauperthuis. Je fais partie de la bande de galopins qui, de temps à autre, le jeudi, donne la plus grande frousse au conducteur de l'autorail ... en jaillissant des rangs de vignes, passant en courant juste devant le nez de la micheline !

Beaucoup plus loin, en suivant les rails, à une centaine de mètres du passage à niveau, nous découvrons que les Allemands ont installé un stand de tir. Il y a quelques baraques ; les bords du ruisseau de la Jaguère sont joliment arrangés, des cibles sont plantées dans le talus de la voie ferrée.

Un jour nous y reviendrons et prendrons beaucoup de plaisir à crever les cibles avec des morceaux de bois se trouvant là ... Résistance ?

Les malheurs n'en finissaient pas ! A Rezé, il y a beaucoup d'anciens marins et j'en ai vu, le visage ravagé... C'est pas possible !... Salauds d'Anglais qui viennent d'attaquer la flotte française à Mers el

Kebir... La Bretagne est coulé !... d'autres navires aussi ! ... Il y aurait 1300 morts ! J'ai vérifié, c'était le 3 juillet 1940 ...

A l'automne 40, des avions anglais ont été entendus... Est-ce pour cela que les Allemands installent un bizarre appareil, près d'une des culées du pont du Seil. Engin doté de deux énormes pavillons, comme deux tubes géants, que les servants orientent... Plus tard, je saurai qu'il s'agissait d'un poste de direction de tir de D.C.A.

La rentrée s'est faite normalement, le 1^{er} octobre. Monsieur Loison nous a dit qu'il n'y aurait pas de distribution des prix, cette cérémonie est supprimée... et ma déception est grande !

Puis l'hiver. C'est long l'hiver quand les privations s'invitent. Qu'elles sont les bienvenues les pommes de terre que nous a procurées monsieur Racineux !

Papa, de temps à autre, part à vélo pour se procurer un peu de ravitaillement auprès de personnes de connaissance.

Je me souviens l'avoir accompagné une fois, assis dans une petite remorque. Nous sommes passés ici pour des choux, ici pour des poireaux, là pour des pommes de terre et des topinambours... Malheureusement, en même temps, il y avait la cérémonie du cellier... A la nôtre ! Encore un que les boches n'auront pas ! Au retour, les côtes furent montées à pied !

Un peu plus tard, vers la fin mai, je me souviens de conversations animées entre quelques uns, de leurs visages plutôt souriants, de leurs manières de trinquer chez Belvenue... C'était Bismark qui avait trinqué, coulé par les Anglais !

Fin juin de cette année là, j'entends encore ces bribes de conversations où il est question de Napoléon, de Moscou, Bérézina, terre brûlée, l'Allemagne vient d'attaquer la Russie !... Il y a de grands titres à la une des journaux ...

Début juillet 41, juste avant les grandes vacances, nos instituteurs, par classes entières, nous emmenèrent dans quelques champs. Tous, nous nous étions équipés d'une boîte de conserve et l'objectif était d'aller débarrasser les plants de

pommes de terre de leurs prédateurs, les doryphores ! C'est joli un doryphore en habit rayé. Ça l'est moins pour ce qui concerne leurs larves ! Le champ nettoyé, nous jetions les petites bêtes dans un brasero allumé pour la circonstance.

Et cela me rappelle que ce mot doryphore s'ajoutait à bien d'autres pour désigner les Allemands... boches, fridolins, fritz, chleus, teutons ...

L'été passera... puis la rentrée... puis ce jour où des inconnus abattent le chef allemand de la Loire-Inférieure. C'était le lieutenant-colonel Hotz. La suite est connue, les représailles, les affiches offrant récompense à qui permettra de retrouver les auteurs de l'attentat, le couvre-feu, les otages fusillés...

Cette récompense ! Enorme ! 15 millions de francs ! Maman ne recevait qu'un franc cinquante (trente sous) pour une heure de ménage !

Le couvre-feu ! Interdiction aux personnes de sortir de leur maison après 18 heures il me semble ?

Une patrouille armée circulait. Un groupe de quelques soldats stationnait sur la place de la mairie.

Un soir, notre père, en mal de tabac, s'emporta, pestant contre les boches qui n'allaient pas l'empêcher d'aller en acheter !

Il est donc parti, à grand pas...

Deux heures plus tard, un voisin vint nous dire qu'il avait été embarqué par les Allemands... Vous dire notre inquiétude en cette période troublée... Vous dire notre soulagement quand nous le vîmes entrer à la maison le lendemain matin vers dix heures.

L'air un peu faraud, il nous raconta sa nuit de veille, à cirer des bottes et des bottes, à recevoir quelques coups de pied au derrière, à être invité à maints instants à saluer le portrait d'Hitler d'un bras droit levé et d'un bruyant « Heil Hitler », à répondre à un interrogatoire serré...

Décembre 1941, enfin une bonne nouvelle, une très bonne nouvelle disent les anciens... les États-Unis entrent en guerre contre l'Allemagne.

L'hiver s'est présenté de bonne heure. Plusieurs jours de suite de grand froid. C'était une grande curiosité de voir, à Trentemoult, la Loire gelée sur toute sa largeur. Une piste en cendrée dessinait un passage et des gens, surtout des ouvriers de chez Dubigeon, en profitaient pour passer à pied sec.

Il y avait aussi deux ou trois navires allemands, du genre aviso, eux aussi bloqués par la glace le long du quai des Antilles.

Mais était-ce bien cette année là ?

Le printemps 1942 à peine installé – j'ai vérifié que c'était le 28 mars – grand branle-bas, vive agitation, bruits de moteurs, des convois, les sirènes, des militaires allemands semblant très nerveux, les ambulances des "prompts secours"... Le soir même nous apprendrons que des Anglais ont attaqué à Saint-Nazaire... Est-ce le débarquement ?... Non ! Mais la cale Joubert, qui devait accueillir les grosses unités cuirassées de la flotte allemande est inutilisable pour longtemps.

Voilà mon récit s'arrête ici ! Le 5 mai 1942, maman, ma sœur et moi quitions Rezé pour Paris.

... Et c'est quelques jours plus tard, qu'à la T.S.F. nous apprendrons qu'il y a eu des bombardements sur Nantes et sa région.

... Et c'est quelques jours ensuite, qu'un courrier de notre grand-mère nous apprendra la mort de tous les membres de la famille Parveau. Leur petit garçon Serge était mon camarade de confirmation – tous tués dans cette petite maison, dite du "Passeur", près du Seil, le 7 mai 1942.



Rezé - L'avenue des marronniers
et, à gauche, le calvaire de la Bourgeoisie



Rezé - Le calvaire de la Bourgeoisie

La toponymie de Bouguenais

par Michel Kervarec

Par le biais de l'ouvrage Terroir et Moyen Âge au Pays Nantais, j'avais largement traité de la toponymie de Rezé, Vertou et Les Sorinières. Certaines propositions seraient à revoir, mais là n'est pas mon propos. Je vais parler de Bouguenais, commune et ancienne paroisse dont les liens avec Rezé ont toujours été très étroits.

A la demande de Joseph Papion, j'ai mené une étude – non publiée – sur la toponymie bouguenaisienne.

On peut y faire le même constat que pour les communes voisines ou presque (les noms de Rezé et Vertou étant d'origine gallo-romaine) à savoir que l'ensemble des noms de lieux est de formation médiévale. Très rares même sont les noms qui peuvent être rapporté au haut Moyen Âge.

Le contraste avec les pays de plaine est flagrant. Ainsi, pour rester dans la même aire linguistique, celle du poitevin, on peut se référer à la commune de Saint-Sauvant, à la limite de la Vienne et des Deux-Sèvres, pour laquelle une étude détaillée a été faite par Guy Puaud dans son ouvrage : Les noms de terroirs, édit. Hérault.

Parmi les villages ou anciens villages, on note Chiré, Courgé, Donné, Luché, Nillé, Sairé, Savigné, Vernay, Vitré, Magné, Sanché, Rouillac, Jassay et Nemarkie (devenue Anne-Marie), tous noms de formation gallo-romaine. Rien de tous ça chez nous. A Rezé et Vertou même, seuls ces noms sont comparables. Pourquoi ? Bien sûr, il y eut cette longue bande forestière qu'on a laissé se développer de Montaigu à Bouaye et Brains. Elle a fait disparaître beaucoup de sites gallo-romains à l'époque mérovingienne. Mais la raison majeure est à voir dans la naissance et le développement du bocage (y compris dans l'actuel vignoble). On n'a pas d'explication absolument certaine pour ce phénomène qui a amené une totale restructuration du sol.

En tout cas, il est vain de chercher à Bouguenais un nom qui serait de haute antiquité. Voyons quelques un des ces toponymes :

Bougon

Du nom de personne germanique Bego. Le personnage ainsi nommé vivait au 9^e siècle. Il s'agissait d'un chef de guerre au service du roi Charles le Chauve, envoyé en pays de Nantes pour y contenir l'avancée des Bretons alliés à un dignitaire franc, Lambert, qui visait à s'emparer du comté de Nantes. Bégo ou Bégon fit ériger un château en bois sur motte en haut d'un éperon surplombant la Loire, contrôlant le fleuve. Bego eut tout juste le temps de faire terminer le travail. Il fut tué en 843 et c'est un lieutenant de Lambert, nommé Gonfier, qui s'installa dans les lieux. Il en fut lui-même chassé, peu après, par les Vikings.

Beaucoup plus tard, naquit une seigneurie de Bougon, à l'origine centrée au vieux château et, par la suite transférée vers le sud-est, d'où château-Bougon.

Bouguenais

Le lien avec le nom précédent est indirect. La paroisse est dédiée à Saint Pierre et, avant de se référer à Begonais, elle était associée à un probable Aube-Pierre (la pierre blanche) d'où Sanctus Petrus de Alba Petra noté en 1123 dans une charte de Louis VI le Gros.

Ce nom était en concurrence avec Begone dès le 11^e siècle et l'on trouve Bégonex en 1156, vicus S.Petri Begonis vers la même époque, Sanctus Petrus de Begon en 1278 et S.Petrus de Bouguenaisio en 1287.

Parallèlement, la paroisse de Saint-Jean-de-Boiseau, qui avait ecclesia Johannis de Boisel en 1163, devint S.

Johannes de Bouguenaisio et, en français, Saint-Jean-de-Bogoneys en 1362, plus tard Bégonais. Longtemps, il fut question des paroisses de Saint Jean et Saint Pierre de Bouguenais et ce dernier nom ne se spécialisa que très tard.

C'est-à-dire que Bégonais ou Bouguenais est d'abord un nom de "pays" qui devait son nom au château que Begon fit ériger, bien visible par tous. On peut comparer cette formation à Contais (dérivé de coteau), "pays" qui concerne aussi deux paroisses.

Couëts (les)

L'article, ici, est un rhabillage "moderne" d'un nom qui n'était plus compris.

Au Moyen Âge, nous avons Escoiz, Escoetz, etc. en versions françaises, Scotia (1146) et Scocii (1157) en versions latinisées.

Ces noms désignent les fondateurs du premier établissement religieux du lieu, les moines irlandais, les Scots, les Escoz en vieux français. Ainsi, chez Marie de France, dans le lai Lanval, on lit : « Pur les Escoz et pur les Pis », ce qui se comprend « Pour les Scots (irlandais) et pour les Pictes (Ecoissais) ».

L'absence d'article devant Escoiz et Escoets plaide pour une formation antérieure au 10^e siècle.

Bouvre (la)

Il s'agit là d'un hydronyme, le nom du ruisseau qui passe en ce lieu. A comparer à Boivre, Beuvron, Bièvre etc.

Ce sont des cours d'eau où vivaient des castors (bièvres).

Bourneau (le)

L'ancien français a un mot bournel qui a désigné un conduit d'eau, un canal, éventuellement un ruisseau, mais ici rien ne peut lui être rapporté. Il nous faut donc voir ailleurs.

On se rapprochera donc de Bourneau, localité de Vendée qui possède des latinisations médiévales Burgo Novo aux

13^e et 14^e siècle. Dans ce cas, il s'agit d'un bourg neuf.

Or, le mot bourg ne désigne pas n'importe quel village. A l'origine, borc, burg s'applique à un ouvrage fortifié, puis au village qui s'est construit sous sa protection. Sommes-nous dans ce cas ?

Galimondaine (la)

Lieu partagé entre Bouaye et Bouguenais.

Il faut certainement comprendre la Galie-Mondaine. En ancien français, le mot galie a désigné un tas de bûches (cf. le mot gaule). Quant au mot mondain, son sens actuel n'apparaît qu'à la fin du 17^e siècle. Au Moyen-Âge, il y avait plusieurs significations. Pour ce qui nous concerne, on retiendra le sens de bien fourni, de bonne qualité.

Nous étions dans l'espace forestier de Touffou et le toponyme est en rapport. Il s'agit de la coupe d'excellente qualité.

Fougant de Mer (le)

L'écriture médiévale donne le Fé Gandemer, soit le fief (probablement de vigne) de la famille Gandemer attestée dans la région.

Galuteur ou Galheur

La première graphie est la forme ancienne, celle dont nous devons nous inspirer.

Toutes les tentatives de rattacher ce nom à des mots de l'ancien français ne débouchent que sur des constructions improbables.

Je pense qu'il s'agit là d'un nom de personnes. Ce type de construction, quoique peu fréquent, existe néanmoins (cf. Gourmalon à Pornic). Nous allons donc nous pencher sur un fait d'histoire.

Hoël, fils bâtard du duc Alain Barbetorte (décédé en 952), comte de Nantes, se voyait contester la couronne ducal par Conan le Tort, comte de Rennes, d'où conflit permanent. Un chevalier de l'entourage de Conan, nommé Galuron, vint chercher refuge auprès de Hoël, ayant, disait-il, nombre de griefs contre son supérieur. Hoël

l'accueillit à bras ouverts et, peu après, l'invita à une chasse à Bouguenais, en forêt de Touffou (981). Profitant d'une opportunité, Galuron tua Hoël et reprit la route de Rennes.

Galuheur me semble une contraction possible de Galuheur(on), mais ce ne sera jamais qu'une hypothèse.

Marsoire (la)

Le village doit probablement son nom à une mare située au nord-est, sans doute un ancien rouissoir à chanvre (ou lin). Le verbe ancien marcir signifie pourrir, se faner, se flétrir.

Mindine (l'île)

A rattacher au lieu-dit Mindin, à l'embouchure de la Loire. Je suppose qu'on doit comprendre le lieu désolé, improductif, d'après l'ancien français mendin (dépourvu, démuné) qui est aussi la racine du mot mendiant.

Neustrie (là)

La graphie actuelle est un piège et je suis tombé dedans avant de constater que, dans les actes anciens, on a toujours la Nostrie et qu'un lien avec l'ancien royaume franc est exclu.

La terre nostrée, c'est la terre qui est en pleine propriété tant foncière que seigneuriale. Dans notre cas, il s'agit probablement de Touffou, domaine ducal puis royal, à la lisière duquel nous nous trouvons. A la sortie du bourg de Pont-Saint-Martin, il y avait aussi un chemin de la Nostrie qui trouverait ainsi son explication.

Caillère (là)

On rapportera ce nom à la Caillère-Saint-Hilaire (Vendée) dont on a une latinisation médiévale Cailleria (13^e siècle), ce qui exclut un lien avec la pierre. En effet, en poitevin caillou se dit chaillou. On doit donc se rapprocher du mot caillé et de la caillade, lait caillé et, par image, terre

argileuse détremée. Nous sommes dans le même cas que les lieux – dits le Mortier qui se rapportent à des mares dont les abords ressemblent à du mortier de maçon à cause du piétinement des bêtes. Le nom de la Caillère provient donc du grand étang qui était là.

Chabossière (là)

Le lieu où il y a une demeure (chaboise en poitevin).

Pagerie (là)

Le mot page, en ancien français, a aussi désigné un paysan. Ici, le nom du village est en rapport avec le château voisin de Begon. Il désigne le lieu où vivaient les paysans en dépendant.

Pont des Couëts (le) ou Pont de Louan

Ici, c'est la seconde appellation qui nous intéresse. Je l'ai déjà évoquée dernièrement. Le Pont de l'Ouan devait être la forme ancienne. De même pour l'autre Pont de Louan, dans les marais de Goulaine.

Ouan est un adverbe de temps de l'ancien français, le contraire de antan. Ce dernier mot dérive du latin ante anno, l'année d'avant, alors que ouan, oan, dérive de hoc anno, l'année présente.

On doit supposer l'existence d'un droit dit ouan perçu au passage de chacun de ces ponts (une fois l'an ?)

Ce probable droit devait être perçu par les Templiers qui avaient la police des routes. De fait, au pont des Couëts, sur la Jaguère, côté Rezé, la première maison recensée se nommait la Maison Capitaine et relevait du Temple.

Je m'arrêterais là pour cette évocation de la toponymie bouguenaisienne, laquelle, pour ne pas être très ancienne, ne manque pas néanmoins d'intérêt.

Hommage à Yvette Kotakis-Ordronneau



Yvette Kotakis-Ordronneau n'est plus. Cette importante personnalité rezéenne vient en effet de disparaître à l'âge de 76 ans. Née à Rezé en 1932, la cadette d'une famille de trois enfants, fille d'Arthur Ordronneau, éminent animateur de l'amicale laïque Rezé-Centre et de la FAL, Yvette Kotakis-Ordronneau était elle-même une figure de l'amicale rezéenne au sein de laquelle elle anima la revue *Ratiatè*. Secrétaire médicale de profession, elle était surtout une autodidacte. C'est la passionnée d'histoire locale et du patrimoine qui rejoignit dès sa création en 1979 le groupe de recherche sur l'histoire de Rezé avant de devenir la présidente-fondatrice de la Société des Amis de Rezé en 1982, responsabilité qu'elle devait assumer avec talent trois années avant de passer la main, pour des raisons de santé.

On lui doit nombre d'articles dans le bulletin de l'association, l'Ami de Rezé. Ayant à cœur de faire partager sa passion pour sa ville, elle avait également apporté son témoignage dans un livre édité en 1985, « Les Rezéens dans la seconde guerre mondiale », évoquant en particulier la vie quotidienne à cette époque douloureuse et les bombardements de septembre 1943 après lesquels sa famille s'était réfugiée à Saint-Colombin (Saint-Colomban aujourd'hui).

La ville de Rezé lui doit également les premiers contacts avec la famille De Monti de Rezé, contacts qui devaient permettre la consultation des archives de ces descendants des anciens comtes de Rezé.

Yvette était l'épouse de Francis Kotakis, fils d'émigrés grecs.

Ceux qui ont eu le bonheur de la connaître garderont d'elle le souvenir d'une femme de caractère qui savait exprimer beaucoup d'humanité.

Les journées du Patrimoine



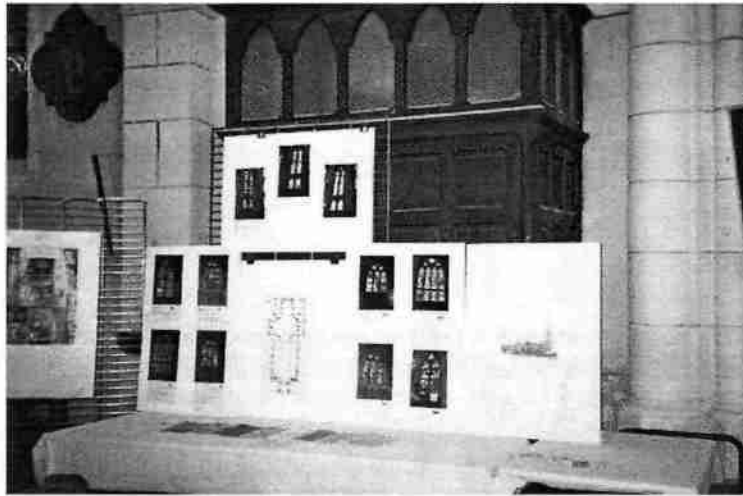
Cette année encore, notre association a fait son possible pour faire découvrir le patrimoine de la commune de Rezé, les personnes disponibles se répartissant selon leurs compétences.

Il n'a malheureusement pas été possible d'assurer la visite de Trentemoult comme nous le faisons chaque année. Par contre, nous avons été très présents à Saint-Paul et Saint-Pierre. A Saint-Paul, l'église était malheureusement fermée et l'exposition préparée par madame Artaud, aidée de monsieur Masson, a été installée dans la salle paroissiale Saint-Eutrope, bien trop méconnue pour attirer la foule, d'où une très faible fréquentation.

Il en a été, heureusement, très différemment à Saint-Pierre où madame Lecoq et monsieur Seutein avaient préparé stand et panneaux à l'église même, les dits panneaux étant ici en rapport avec le bourg, là avec l'église, en particulier ses vitraux (analysés par Jean Seutein). A noter que les panneaux en rapport avaient pu être installés dans le chœur.

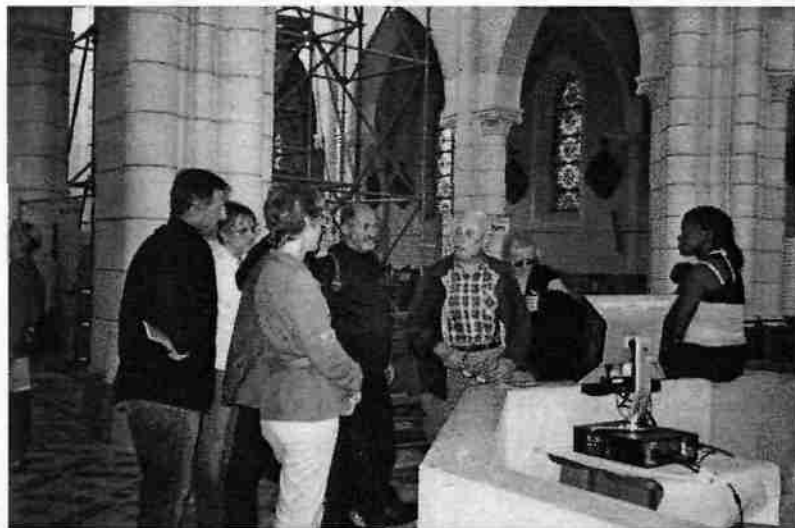


Journées du Patrimoine 2009
Eglise Saint-Pierre - Visiteurs au stand des Amis de Rezé



Journées du Patrimoine 2009
Eglise Saint-Pierre – Les vitraux expliqués par panneaux

Le samedi, pendant que mesdames Biron et Le Goff tenaient le stand, monsieur Seutein faisait visiter le bourg (à partir de 14h30). Deux heures plus tard, son groupe était de retour à l'église où notre ami présenta les vitraux aidé d'une projection. Une causerie en rapport avec l'exposition des compagnons eut lieu ensuite à la mairie.



Journées du Patrimoine 2009
Jean Seutein dirigeant un groupe de visiteurs à l'église Saint-Pierre

Le dimanche, alors que madame Lecoq tenait le stand, monsieur Seutein reprit le parcours de la veille, tout cela avec un public suffisamment nombreux et surtout intéressé.

Tout se passa donc bien au bourg et on peut regretter qu'il n'en fût pas de même à Saint-Paul et que l'important travail de madame Artaud n'ait pas trouvé sa récompense. Ce n'est sans doute que partie remise mais il faudrait que l'église soit ouverte.

LES AMIS DE REZE

Composition du conseil d'administration et du bureau des « Amis de Rezé »

Après élection lors de l'assemblée générale et la réunion du premier bureau pour l'année 2009-2010.

| | | |
|------------------------|---|--|
| Le président | : | Michel Kervarec, 95, rue de la Galarnière 44400 REZE |
| Le vice-président | : | Yann Vince |
| Le secrétaire | : | Isidore Impinna |
| La secrétaire-adjoint | : | Marie-Françoise Artaud |
| La trésorière | : | Marie-Thérèse Vassener |
| La trésorière-adjointe | : | Gisèle Le Coq |

Mmes Biron, Le Goff, Pernot, Poiroux, Reclus
MM. Azais, Masson, Seutein, Trochain, Pacaud, Peneau



2009 Assemblée Générale des Amis de Rezé

De gauche à droite

Isidore Impinna, Michel Kervarec, Yann Vince et Gilles Retière, maire



2009 - Salle des Trois Moulins
Assemblée générale des Amis de Rezé
une partie de l'assistance

ORPAR
La SOCIETE des AMIS de REZE
La RESIDENCE SAINT-PAUL

Sont en partenariat pour une organisation de

MARDIS de l'HISTOIRE

A 14 heures 30

Entrée gratuite – Résidence Saint-Paul 103 rue Jean Fraix REZE

SAISON 2009-2010

| | | |
|--------------------------------|---|--------------------|
| MARDI 20 OCTOBRE 2009 | Charlotte CORDAY | Catherine DECOURS |
| MARDI 1 ^{er} DECEMBRE | Churchill | Jean GUIFFAN |
| MARDI 26 JANVIER | Graslin | Philippe LE PICHON |
| MARDI 2 MARS | Les combats politiques de Victor Hugo | Jacques PERIGAUD |
| MARDI 27 AVRIL | Edouard de Monti en service des derniers Bourbons du XIX ^e | Michel KERVAREC |
| MARDI 1 ^{er} JUIN | Aux origines du Mouvement Ouvriers en Basse-Loire (1880-1939) | Claude GESLIN |

Le courrier du lecteur



Monsieur

J'ai bien reçu votre envoi sur l'Alle
Floquin et vous en remercie vivement.

Vous allez faire le bonheur d'une lectrice
de 88 ans qui a participé au musée de
Saffré et s'intéresse toujours à cette période !

Cordialement

Comme cette lectrice, à vos plumes ...
Nous sollicitons vos avis pour améliorer nos bulletins.

N'hésitez pas à nous contacter

lesamisdereze@laposte.net

Michel Kervarec tél. 02.40.75.47.60

INFORMATIONS DIVERSES

Responsables du bulletin

Isidore IMPINNA – Michel KERVAREC
Contact : M. KERVAREC , président - tél : 02 40 75 47 60
Adresse internet ; lesamisdereze@laposte.net

Participer activement à notre association en nous faisant part de vos remarques ou en écrivant un article qui paraîtra dans le prochain bulletin.

Reprographie

Mairie de Rezé

Mise en page

PROFESSIONAL SECRETARIAT

5, chemin des Coteaux – 44340 BOUGUENNAIS
Tél : 09 75 78 65 47 & 06 80 12 20 51
E.Mail : profess.secretariat@wanadoo.fr

Les textes de ce bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Les articles de cette publication ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation de leurs auteurs et de l'association Les Amis de Rezé.

